



DU MOIS

MENSUEL D'INFORMATIONS LOCALES - Rédaction : 57 rue de Clignancourt, 75018 Paris. Tél. 01 42 59 34 10. - N° 55 - OCTOBRE 1999 - 12 FRANCS

L'agence Magnum, numéro un des agences photo, va s'installer près de la place Clichy

Page 15

A la Chapelle
L'inauguration symbolique du "Jardin d'Eole"

Page 5

Le puits de la Madone prend l'eau à - 780 mètres

Page 6

La bibliothèque de la Goutte d'Or ouvre en octobre

Page 7

L'orgue silencieux de Saint-Bernard

Page 8

Les raisons de la grève à la poste de Clignancourt

Page 9

Place du Tertre
L'incendie de Chez Patachou n'était pas une nouvelle affaire des pailotes

Page 13

Page 23 : Le Défi des artistes, en marge de l'America's Cup

Fête des Vendanges : tout un programme



C'est traditionnellement le groupe des Petits Poulbots (ici, en 1994, devant la vigne) qui ouvre le défilé folklorique. (Pages 3 et 4, tout ce qu'il faut savoir sur la Fête des Vendanges de Montmartre.)

La mort d'un poète du 18e : Yves Martin

Page 20

Histoire : août 1914, le premier mois de guerre

Page 17

Le bulletin d'abonnement est en page 14.

BnF
PHS

Fol 30
32713 M

A propos des SDF de la place des Abbesses : un rectificatif

Dans notre dernier numéro, nous avons publié (page 14) un reportage sur les SDF de la place des Abbesses. Il nous faut rectifier une information inexacte qui y figurait.

Contrairement à ce qui était indiqué, l'homme qui y est désigné sous le prénom de Maurice n'a pas déclaré que sa femme "se prostituait".

L'erreur vient d'une mauvaise compréhension des mots entre lui et la rédactrice de l'article. Il avait dit, au cours de la conversation, que "sa femme aussi part faire le tapin", mais dans le langage des SDF l'expression "faire le tapin" signifie "faire la manche", mendier, "taper" les gens au sens de "tendre la main". La rédactrice de l'article l'igno-

rait et a donc compris autre chose que ce que Maurice voulait dire.

Maurice voulait dire : «*Je fais des petits boulots, ma femme fait la manche comme moi, à nous deux nous pouvons survivre.*»

En relisant attentivement les notes prises lors du reportage, il apparaît sans le moindre doute que l'expression "faire le tapin" était bien employée dans le sens indiqué par Maurice ("mendier"), et non pas dans le sens rapporté par l'article.

Nous sommes tout à fait désolés de cette mauvaise interprétation. Nous comprenons qu'elle a pu faire du tort à Maurice et à sa femme et nous leur avons présenté nos excuses.

L'AIR DU TEMPS

Les flics sont Canon à Barbès

Ils devaient descendre de Montmartre après avoir touristé autour du Sacré-Cœur. En tout cas, ce jeune couple japonais, appareil photo en bandoulière, se retrouvait sur le boulevard Barbès et mitraillait les vendeurs de maïs grillé et leurs caddies relookés braseros.

Deux policiers s'arrêtent à leur hauteur. Gestes du garçon, tendant son Canon aux policiers; sourires de la fille. Un des deux agents s'exécute : clic clac photo du couple à côté du petit vendeur.

Aligato (Merci).

Mais ce n'est pas fini, nouveaux gestes, nouveaux sourires et voici que le collègue bleu prend lui aussi la pose, bien cadré entre le vendeur et le couple nippon.

Terminé ? non non, il reste la dernière à prendre. Ce sera la plus belle : les deux policiers sourire épanoui encadrant le vendeur de maïs, peut-être clandestin, sait-on jamais. Mais...

Il va traîner quelques photos insolites de Paris du côté de Kyoto ou de Yokohama.

Marie-Pierre Larrivé

COURRIER COURRIER COURRIER COURRIER COURRIER

Château-Rouge (suite) : le marché aux voleurs

« Ce que vous avez publié dans votre dernier numéro sur les problèmes de la rue de Suez et de la rue de Panama (vacarme jusqu'à 2 heures du matin, bagarres, saleté) est vrai. Mais il faudrait aussi parler du marché aux voleurs, qui se tient rue de Panama chaque jour en fin d'après-midi : des dizaines d'hommes offrent des marchandises volées dans des entrepôts ou des magasins. Dès que des policiers apparaissent, tout disparaît dans des sacs et il n'y a plus que des gens en train de discuter. Et comme les patrouilles de policiers sont très voyantes, on les voit arriver de loin, elles sont totalement inefficaces.

Une de mes amies a demandé à un policier du 18e pourquoi la police n'emploie pas les moyens voulus pour supprimer ce marché aux voleurs. Il lui a répondu (il parlait peut-être à titre personnel) : « On ne peut rien faire, c'est un quartier sacrifié. »

D.H.

« N'y a-t-il pas un arrêté du préfet de police interdisant la consommation de boissons alcoolisées en groupe dans certaines rues, dont les rues de Suez et de Panama ? Ma mère habite là, c'est épouvantable de vivre comme ça, dans le vacarme incessant. Si elle ne déménage pas, c'est parce que ses moyens ne le lui permettent pas. Ce sont toujours les pauvres qui trinquent, si l'on peut dire. Il faudrait que le préfet de police ou le maire de Paris viennent habiter seulement trois jours dans cette rue, je suis sûr qu'ils ne tiendraient pas. Et M. Vaillant, je sais qu'il habite à la Goutte d'Or et pas dans les beaux quartiers. Mais la rue Ernestine ce n'est pas la rue de Panama, la situation n'y est pas la même. »

Véronique Romain

Le plan "toxicomanie"

« Il y avait une lacune dans l'article de votre numéro de septembre au sujet du nouveau dispositif de lutte contre la toxicomanie. Vous auriez dû rappeler que ce dispositif répond en partie aux "neuf propositions pour que ça bouge" formulées à la fin de 1998 par plusieurs associations d'habitants du 18e : Paris Goutte d'Or, association La Chapelle, EPOC (Ensemble pour Clignancourt), le Petit Ney, AM 18, conjointement avec des associations

spécialisées agissant sur ces problèmes, et soutenues par SOS Abbesses, le collectif Stop la Drogue (Porte de la Chapelle), Mieux Vivre au Simplon, etc...

Cet ensemble d'associations est, me semble-t-il, largement plus représentatif que celles qui ont lancé une pétition contre ce dispositif, comme vous le signalez dans votre article. »

Frédéric de Bresson

Note de la rédaction : Nous avions rendu compte dans notre numéro de février 99 de ces "neuf propositions". Effectivement, le nouveau dispositif reprend certaines d'entre elles.

A signaler un détail curieux : l'association AM 18 (du quartier de l'Évangile) figure à la fois dans la liste de celles qui ont lancé les "neuf propositions", et parmi celles qui ont lancé la pétition contre le nouveau dispositif. Il y a là une contradiction évidente. Il semble, d'après ce que nous avons appris, que la décision d'associer AM 18 à la pétition hostile au dispositif avait été prise par la présidente d'AM 18 seule (qui, depuis, a d'ailleurs déménagé).

Les petits hôtels

Silke Rotzoll, collaboratrice du 18e du mois, nous a fait part de sa réaction à un article publié dans le journal.

« Je ne suis pas d'accord avec un jugement rapporté dans le dernier numéro à propos des petits hôtels meublés, qui seraient seulement des exploitants des pauvres gens. Ayant fait une recherche de plusieurs mois, dans le cadre d'une émission pour la radio allemande, précisément sur les petits hôtels autour des Abbesses et de Barbès, je me suis fait une autre opinion. Ces anciens meublés sont pour la plupart tenus par des immigrés algériens ou marocains, qui n'ont pas les moyens de faire de grandes rénovations. Les immeubles restent donc en l'état ou continuent à se dégrader. Les prix restent également à peu près en l'état, la clientèle aussi : ces hôtels-là ne sont pas prioritairement pour les touristes, ils accueillent des personnes qui ne peuvent pas produire de feuilles de paye, de cautions et de garanties pour se trouver un appartement. Ou encore des gens qui ont souhaité rompre avec leur vie d'avant, rupture sentimentale, situation familiale compliquée, changement dans leurs orientations de vie - tel écrivain qui a décidé de vivre comme un nomade, tel

musicien qui a voulu changer d'horizon...

C'est là, dans les situations économiques et psychologiques complexes des clients, que ces petits hôtels jouent souvent un rôle social : j'ai vu des clients visiblement contents de trouver derrière le comptoir de leur domicile provisoire quelqu'un avec une oreille attentive, parfois amicale, un sourire de temps en temps.

J'ai trouvé la trace du compositeur américain Gordon Sherwood dans les mots du tenancier de l'hôtel Pratic, en haut de la rue Germain Pilon. Celui-ci m'a dit : habituellement Gordon téléphonait avant de revenir à sa chambre, là il n'a pas téléphoné depuis un an et demi... et les services de l'ambassade américaine ne peuvent plus donner d'indications à propos de ce musicien marginal, probablement mort clochard.

Je sais que les services sociaux se servent de certains de ces hôtels pour reloger des familles expulsées... là est un scandale. Oui, j'ai vu une famille africaine avec plusieurs enfants vivant dans deux petites chambres d'un meublé, pour 5 000 francs : oui, c'est une injustice. Par ailleurs, il y a sûrement des patrons qui en profitent, comme il y a des bons et des méchants partout. Mais il faut comprendre que, sans ces petits hôtels, bien des gens n'auraient pas d'autre ressource que l'asile de nuit ou la rue. »

Silke Rotzoll

ERRATUM

Dans notre dernier numéro, une faute de frappe nous a fait écrire qu'Anatole, garde-champêtre de la Commune libre de Montmartre, était décédé en 1996. Il est mort en réalité en 1997.

Le 18e du mois.

Rédaction, abonnements, publicité : 57 rue de Clignancourt, 75018 Paris. Tél. 01 42 59 34 10. Fax 01 42 55 16 17.

• **L'équipe de rédaction** (entièrement bénévole) : Christian Adnin, Dan Aucante, Brigitte Bâtonnier, Bernard Boudet, Philomène Bouillon, Noël Bouttier, Jamil Brahim, Christine Brethé, Brahim Chanchabi, Virginie Chardin, Sandrine Chastang, Michel Conversin, Paul Dehédin, Jean-Michel Delage, Nadia Djabali, Michael Doise, Anne Farago, Suzanne Fayt, Danielle Fournier, Nicolas Gallon, Jacqueline Gamblin, Sylvain Garel, Vincent Gerbet, Michel Germain, Marie-Pierre Larrivé, Florence Legal, Bertrand Lofori, Ludovic Maire, René Marx, Sandra Mignot, Noël Monier, Thierry Nectoux, Alain Nunez, Emmanuelle Paradis, Jean-Claude Paupert, Patrick Pinter, Rose Pynson, Silke Rotzoll, Elisabeth Schneiter, Valérie Stafetta, Michèle Stein.

• **Directeur de publication** : Christian Adnin.

• **Le 18e du mois est édité par l'Association des amis du 18e du mois.**

Tout ce qu'il faut savoir sur la Fête des Vendanges (samedi 2 et dimanche 3 octobre)

Comme chaque année, la **Fête des Vendanges** a lieu le premier week-end d'octobre.

Cette fête rappelle le passé de Montmartre, qui fut jadis couvert de vignes. Celles-ci ont peu à peu disparu au XIXe siècle, en raison des progrès de l'urbanisation, de la construction d'immeubles.

La **vigne** actuelle, à l'angle de la rue des Saules et de la rue Saint-Vincent, date de 1933. Elle fut plantée à l'initiative d'un comité de citoyens de Montmartre, parmi lesquels

notamment le dessinateur Poulbot et Pierre Labric, "maire" de la Commune libre, afin de s'opposer à la construction sur ce terrain d'un immeuble de six étages, et aussi pour faire revivre l'histoire du village de Montmartre.

La première Fête des Vendanges a eu lieu en 1935. La tradition s'est poursuivie depuis, tous les ans, sauf durant la guerre mondiale.

En réalité, les vraies vendanges ont toujours lieu avant la Fête. Cette année, c'est le lundi 13 septembre qu'ont été cueillis les

raisins de la vigne de Montmartre. Les vendangeurs, des employés des Parcs et Jardins de la Ville de Paris, ont seulement laissé quelques grappes pour le jour de la Fête.

La Fête des Vendanges est organisée par le **Comité des Fêtes et d'Action sociale** du 18e arrondissement, dont une nouvelle présidente a pris la tête cette année (voir page 4).

A l'occasion de cette Fête ont lieu également des **portes ouvertes aux artistes** et une **foire aux associations**. (Voir page 4.)

● Composition du cortège et animations :

Comme chaque année, les confréries de vignerons et de taste-vin, les groupes folkloriques montmartrois, des fanfares, des calèches, des majorettes, des enfants. En avant-coureurs du cortège, des rollers et les échassiers de *L'Esprit de la Vigne*.

De 13 h à 14 h, sur la place des Abbesses, en attendant le cortège, **spectacle de rue de la compagnie La Marmite à malices**.

La **compagnie de théâtre de rue Eclat immédiat et durable** (qui est basée dans le 18e, au fond de l'impasse de la Défense près de la place Clichy) rejoindra le cortège rue des Abbesses et présentera tout au long du parcours, en dix tableaux, une allégorie sur le thème du banquet.

En divers points du parcours, des artistes proposeront des **instants de magie et de jonglerie, orgues de barbarie, mimes, automates...** Points de rendez-vous : angle Lepic-Abbesses, place des Abbesses, place Charles Dullin, angle Nodier-André Del Sarte, angle Muller-Paul Albert, angle Chevalier de la Barre-Lamarck, face à l'église St-Pierre.

● **Devant la vigne** : A 15 h, arrivée des élus, du parrain et de la marraine, des personnalités. 15 h 10 : spectacle par la compagnie d'art de rue *les Obsessionnels*. A partir de 16 h, arrivée du cortège. 17 h : Ban des Vendanges. Dégustation des vins des confréries. Distribution de raisins.

● A 18 h, le cortège redescend en fanfare vers la mairie.

■ SQUARE NADAR, ARÈNES, etc., samedi :

● De 13 h à 15 h 30 et de 17 h à 18 h, au **square Nadar, spectacle aérien** : funambules, trapézistes, par des artistes du 18e.

● De 18 h à 23 h, aux **Arènes de**

Montmartre, concert de musiques actuelles : *les Fouteurs de joie, Nota Bene, et Frédérique et l'équipage*.

● Place du Tertre et dans les rues voisines : stands de produits régionaux.

■ DIMANCHE :

● De 9 h à 20 h, devant l'église St-Pierre, vente du Clos Montmartre. Place du Tertre et alentour, stands de produits régionaux. Square Nadar de 14

h à 18 h, trapézistes et funambules.

● Place des Abbesses, l'après-midi, "foire aux associations", organisée par UVA 18.

850 bouteilles de vin par an

Chaque année, environ 850 bouteilles de "Clos-Montmartre" sont produites à partir du raisin de la vigne. Le vin fermente dans des cuves au sous-sol de la mairie.

Il y a une dizaine d'années, ce vin avait la réputation d'être une médiocre piquette. Un œnologue, Francis Gourdin, a été engagé en 1995 pour l'améliorer. Grâce à un choix plus rationnel des plants, à des soins plus réguliers, à un travail de chai plus rigoureux, la qualité est nettement meilleure.

Une partie de la récolte fait l'objet d'une vente aux enchères. Cette année, celle-ci a eu lieu le 24 septembre, à l'Espace Moulin-Rouge : la cuvée 1998 (vendue en 1999,

mais provenant du raisin récolté l'année dernière) a en effet été baptisée "cuvée Moulin-Rouge".

Le reste de la récolte est mis en vente soit le jour de la Fête des Vendanges, soit ensuite (s'il en reste).

Le produit de ces ventes est utilisé par le Comité des Fêtes du 18e pour financer des œuvres sociales et culturelles, notamment en versant des subventions à des associations. Cet enjeu financier explique pourquoi, ces dernières années, la présidence du Comité des fêtes a fait l'objet de querelles entre partisans du maire du 18e et opposition, avant que soit trouvée une présidente qui semble devoir jouir de la stabilité (voir page 4).

(Suite page 4)



Les vendanges sont faites (le 13 septembre), la Fête peut commencer...

■ LE DÉFILÉ, samedi après-midi :

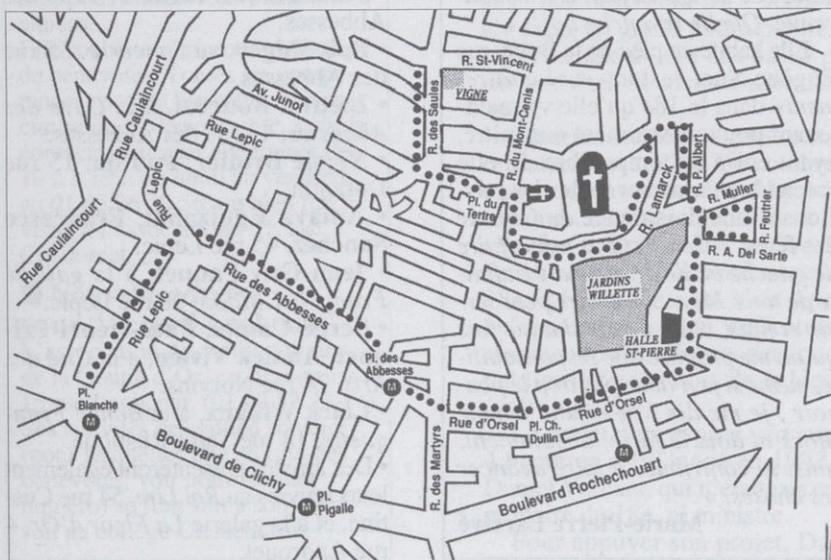
Un seul cortège cette année (contrairement à l'année dernière), mais un itinéraire inédit. Il comporte beaucoup de détours, dus à l'impossibilité pour le cortège d'emprunter les escaliers. A noter un certain nombre de nouveautés dans l'animation, pour donner au défilé un aspect un peu plus moderne.

● **Départ** à 13 h 45 place Blanche.

● **Itinéraire du cortège** :

Rue Lepic jusqu'au croisement avec

la rue des Abbesses. On suit la rue des Abbesses jusqu'à la rue d'Orsel, et celle-ci jusqu'à la rue Livingston. Là on se dirige vers la Halle St-Pierre. Puis se Charles Nodier, rue André Del Sarte, rue Feutrier, rue Muller, rue Paul Albert. Par la rue du Chevalier de la Barre, on rejoint la rue Lamarck que l'on suit jusque sous le Sacré-Cœur. Rue St-Elleuthère, place du Tertre, rue Norvins. Enfin, on descend la rue des Saules jusqu'à la vigne. Arrivée prévue vers 16 h 15.



Patrick Timsit et Hélène Ségara parrain et marraine des Vendanges

Chaque année, un parrain et une marraine président à la Fête des Vendanges. Cette année, ce seront l'acteur comique et réalisateur Patrick Timsit (qui fut récemment Quasimodo pour le cinéma) et la chanteuse Hélène Ségara (Esmeralda dans la comédie musicale *Notre-Dame de Paris*).

La première marraine, en 1935, avait été Mistinguett. Ces dernières années, ce furent : en 1995, le comédien Jacques Fabbri et la dessinatrice de BD Claire Bretécher (tous deux habitants du 18e) ; en 1996, Bernard Lama, gardien de but du PSG, et la chanteuse Lio ; en 1997, les comédiens Ticki Holgado et Sophie Marceau (celle-ci d'ailleurs ne vint pas) ; en 1998, la chanteuse Julie Pietri et le navigateur-peintre Titouan Lamazou.

L'affiche

L'affiche de la Fête des Vendanges, qui évoque le Moulin Rouge et le french-cancan (puisque la cuvée en vente cette année se nomme "Moulin-Rouge"), est signée Jean Giroux. Pour la première fois, le même peintre réalise, deux années de suite, l'affiche de la Fête des Vendanges. Raison : cette année peu d'artistes ont proposé leur projet, et de ces projets c'est celui de Jean Giroux que le jury a considéré, de loin, comme le meilleur. Avis aux amateurs pour l'an 2000!

Foire aux associations

C'est la troisième année que, parallèlement à la Fête des Vendanges, la "Foire aux associations du 18e", organisée par UVA 18, se tient le dimanche après-midi sur la place des Abbesses : chaque association participante y dispose d'un stand pour présenter ses activités. Succès indiscutable : 30 associations de toutes natures (culturelles, sportives, sociales, associations de quartier, etc.) en 1997, 55 en 1998, et il y en aura davantage cette année.

Colette Pernez Brodeuse à la main



Une technique ancienne au service de vos envies d'aujourd'hui...

Réalisation personnalisée de :

Vêtements brodés
Parures de lit
Linge de table
Tableaux
Ouvrages
...

Tél : 01 40 38 19 05

B.P. 410 75864 Paris cedex 18

PORTRAIT

Catherine Masson, ex-proviseur et nouvelle présidente du Comité des fêtes du 18e



Maintenant retraitée, Mme Masson dirigeait le lycée hôtelier de la rue Belliard.

(Photo Christian Adnin)

Le Comité des fêtes, qui organise la traditionnelle Fête des Vendanges, s'est doté d'un nouveau président élu au printemps dernier, une présidente plutôt, la première : Catherine Masson.

Agrégée de lettres, enseignante puis proviseur, d'abord dans des lycées classiques puis pendant six ans au lycée hôtelier de la rue Belliard (18e) où elle a découvert « une autre milieu, une intelligence, une culture, un art de vivre, une convivialité trop souvent absents du reste du monde éducatif », Mme Masson est à la retraite depuis juin dernier. Jeune retraitée - 56 ans - mais ayant « fait largement son temps » : travaillant depuis l'âge de 18 ans et ayant eu cinq enfants dont chacun lui a été compté pour une année de moins (c'est la règle dans l'enseignement), elle va pouvoir se consacrer à sa nouvelle tâche.

Gérer avec rigueur

« Je vais pouvoir respirer mais aussi continuer à être utile. Je suis une activiste et n'aurais jamais pu me couper de la vie. Aussi quand Daniel Vaillant m'a proposé de briguer ce poste, j'ai accepté parce qu'il m'est sympathique mais surtout pour ce que cela représente : organiser des fêtes et récolter de l'argent qui puisse aider des projets culturels et sociaux. Bien utile quand on sait que les mairies d'arrondissement sont pauvres comme Job... »

« Je suppose qu'on a pensé à moi parce qu'à Belliard, j'avais appris à gérer avec rigueur un établissement dont le budget est vingt fois celui du Comité des fêtes. Peut-être aussi, mais le savent-ils, parce que j'ai déjà une expérience de travail avec des élus : adjointe au maire

chargée des affaires scolaires à Epinay-sur-Seine, pendant deux mandats de Gilbert Bonnemaison - et pourtant, je n'étais pas de sa tendance, je n'étais pas et ne suis toujours pas socialiste », ajoute-t-elle et puis elle hésite et se lance : « J'étais au PCF. Anciens soixante-huitards, mon mari et moi avons adhéré au moment de l'union de la gauche et puis... il y a eu une rupture de cette union, trop de dogmatisme, de sectarisme des deux côtés, nous avons jeté l'éponge... »

Souvenir d'Alger

Catherine Masson s'affirme maintenant hors de toute affiliation, ce qui ne signifie pas "apolitique". « Je milite pour la justice sociale, dit-elle, rappelant une enfance en Algérie où elle a vu l'injustice. J'avais dix ans, j'ai assisté à une manif d'étudiants rue Michelet, ils refusaient l'admission en fac d'un jeune homme arabe... Chaque fois, à Belliard, que j'ai rencontré des professeurs arabes bardés de diplômes, je m'en suis souvenue. Quelle revanche ! »

Elle habite au pied de la Butte, rue Eugène Sue, restant « volontairement » dans le 18e qu'elle va maintenant pouvoir vraiment connaître, ayant enfin du temps libre. Et elle entend bien assumer toutes les missions d'une présidence du Comité des fêtes. « Ce n'est pas une affaire de gauche ou de droite mais l'affaire de tous. Mon expérience peut servir et puis, vous savez, chaque fois qu'on me propose une responsabilité, même si je n'aime pas trop le pouvoir, je me dis : tu es une femme alors tu dois le faire, absolument, ainsi tu contribues à faire avancer les choses. »

Marie-Pierre Larrivé

Des artistes présentent leurs œuvres durant la Fête des Vendanges

Trois associations d'artistes du 18e, *Regard 18*, *Artcos* et *Artistes à Paris*, organisent durant la Fête des Vendanges des *Ateliers portes ouvertes*. Une quarantaine de peintres, sculpteurs, dessinateurs, graveurs, photographes présenteront leurs œuvres, soit chez eux soit dans un lieu d'accueil, **vendredi 1er octobre à 21 h** (vernissage), **samedi 2 et dimanche 3 octobre de 11 h à 19 h**. Voici la liste :

- **O.C.C.**, au *Cépage Montmartrois*, 65 rue Caulaincourt.
- **Rebecca Gruel**, au *Rêve*, 89 rue Caulaincourt.
- **Irma Hediger**, chez *Jeff immobilier*, 115 rue Caulaincourt.
- **Robert Hawkins**, 18 rue Duhesme.
- **Marine**, chez *Jus de réglisse*, 18 rue Duhesme.
- **Sylvie Guezennec**, à l'association *Arc-en-ciel-Théâtre*, 110 ter, rue Marcadet.
- **Hélène Belin, Françoise Delmas, Frank Duminil, Christian Mangin, Pierre Michelot, Kiyoko Nakaniishi, Helena Pavlovsky, Lila Szendro, Serge Van den Eeckhaut**, à *UVA 18*, au 9 rue Duc.
- **Odile Caucat**, 99 rue Marcadet.
- **Carline et Bernadette Guillaume**, 98 rue Marcadet.
- **Noric**, 5 rue Bachelet.
- **François Arnaud**, 13 rue Nicolet.
- **Véronik Olivier**, 11 rue Chevalier de la Barre.
- **Manuel Richard**, 10 rue Muller.
- **Anne Moreau**, 15 rue Muller.
- **Sylvie Lenfant, Laurence Molin, Michel Prokovic**, à l'*atelier Salu-terre*, 26 rue Feutrier.
- **Ibus Feradov, Sylvie Tual, Phitosh, Nobutaka Ayabe**, à l'atelier du 54 rue Myrha.
- **Geneviève Bachellier**, 48 rue de la Goutte d'Or;
- **Jean-Claude Tardivo**, 4 rue des Abbesses.
- **Bob Shigeo**, au *Sancerre*, 35 rue des Abbesses.
- **Lætitia Boucrot**, à la *Cave des Abbesses*, 43 rue des Abbesses.
- **Nicole Bridier, Padilla**, 15 rue Durantin
- **Amaya Eguizabal, Francesco Sanchez**, 45 rue Lepic.
- **Jean-Guy Paquet**, à la *galerie François Guillou*, 98 rue Lepic.
- **Serge Comte, Paul-Henri Fricquet, Annick Vivien**, à la *Cité des Arts*, 24 rue Norvins.
- **Loïck Wibaux**, à la *Bonne Franquette*, 18 rue Saint-Rustique.
- Des artistes présenteront également leurs œuvres au *Roi Lire*, 54 rue Cus-tine, et à la *galerie La Fleur d'Or*, 4 rue Androuet.

SUR L'AGENDA

Dans cette colonne, nous publions des annonces de réunions, expositions, manifestations de toutes natures, qui nous sont transmises par les associations ou organisations du 18e.

Les associations sportives s'exposent à la mairie

Comme chaque année, l'Office municipal des sports organise à la mairie (hall central) une exposition où, sur des panneaux, les associations sportives de l'arrondissement présentent leurs activités. Elle dure du 27 septembre au samedi 9 octobre. Cette année, elle n'est pas accompagnée du salon *Art et Sport*.

Brocante à la Chapelle

L'Association familiale du Rond-Point de la Chapelle (AFRPC) organise le dimanche 10 octobre, de 7 h à 18 h, une brocante - vide-grenier qui se tiendra au Rond-Point, face au 72 rue de la Chapelle. 01 46 07 54 21.

L'art à la veille de la Révolution française

C'est le thème d'une conférence que donnera Vincent Pomarède, conservateur du patrimoine au département des peintures du Louvre, le vendredi 8 octobre à 19 h 30 (accueil à partir de 19 h) à la salle des fêtes de la mairie du 18e. Cette conférence est organisée par les *Amis de Francisque Poulbot*, dont M. Pomarède est le président d'honneur. Une reproduction à tirage limité d'une œuvre de Poulbot sera remise aux personnes souhaitant participer à l'organisation de la "Fête des enfants de Montmartre" (don minimum 30 F). (Renseignements : 01 42 29 50 60.)

Daniel Marcovitch, député, signale sa réunion de compte-rendu de mandat, mardi 12 oct. à 19 h 30, à l'école 7 rue Doudeauville.

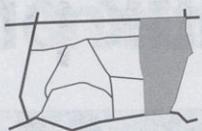
Bénévoles recherchés pour soutien scolaire

L'association Siloë, située à cent mètres du métro Pigalle, organise depuis plus de dix ans un soutien scolaire de 16 h 30 à 19 h tous les soirs de la semaine, sauf mercredi. Située dans le 9e, elle reçoit des élèves du 9e et du 18e, dès les petites classes (à l'âge de 8 ou 9 ans) pour un suivi sur plusieurs années. Elle souhaite renforcer son équipe de bénévoles. Toutes les compétences sont les bienvenues, à chacun selon sa disponibilité. Pour la contacter, on peut téléphoner de 10 h à 19 h du lundi au vendredi au 01 45 26 20 56, ou bien rendre visite à l'association : 71, rue Condorcet.

Nouvelle adresse pour "Accueil Laghouat"

L'association Accueil Laghouat, de la Goutte d'Or, est désormais 15 rue Laghouat. (01 42 52 27 47) Ses activités de soutien scolaire (pour lesquelles elle recrute des bénévoles, voir notre dernier numéro) se font soit à son siège, soit au collègue Clémenceau.

Chapelle



Cour du Maroc : l'inauguration symbolique du futur "jardin d'Eole"

A l'appel de l'association Les Jardins d'Eole, des habitants du 18e et du 19e ont effectué le 11 septembre une plantation d'arbres symbolique devant la "cour du Maroc", le long des voies ferrées. L'idée d'un jardin public à cet endroit fait son chemin. Mais sur 4 hectares ou 2 hectares ?

La veille de la Fête des Jardins organisée le 12 septembre par la Ville de Paris, on a noté une certaine animation autour d'un jardin que l'Hôtel de Ville n'avait pas recensé - et pour cause, puisqu'il n'existe pas encore : le samedi 11, l'association *Les Jardins d'Eole* appelait les habitants de la Chapelle (18e) et ceux du quartier Stalingrad (19e) à venir effectuer une plantation symbolique d'arbres dans la cour du Maroc.

Une petite centaine de personnes étaient là, avec des élus des deux arrondissements : le maire du 19e Roger Madec (PS), les conseillers de Paris Jean-Pierre Pierre-Bloch (DL) et Jean-François Blet (Verts), ainsi que Dominique Lamy, arrivé un peu plus tard, représentant Daniel Vaillant.

La grille de la cour du Maroc est habituellement ouverte jour et nuit ; mais ce matin-là, justement, la direction de la SNCF l'avait fait fermer. Les manifestants n'ont donc pas pu planter leurs arbustes sur le terrain, ils se sont contentés de les déposer devant la grille.

A la frontière du 18e et du 19e

La cour du Maroc, c'est cet espace de 4 hectares situé entre les voies ferrées de la gare de l'Est et la rue d'Aubervilliers, limité au nord par le pont Riquet. La porte d'entrée se situe en face de la rue du Maroc, d'où le nom de "cour du Maroc" (rien à voir donc avec l'entourage du roi Mohamed VI).

Situé dans le 18e arrondissement, en bordure du 19e, ce terrain appartenant à la SNCF est l'objet d'un débat qui dure depuis bientôt huit ans : que deviendra-t-il ? verra-t-on s'y créer un grand jardin public, ou bien continuera-t-il d'être utilisé pour des activités de manutention ferroviaire ?

Plusieurs incidents récents ont attiré l'attention sur lui. En octobre 98 on y a découvert des fûts de produits toxiques, déposés illégalement (une enquête judiciaire est toujours en cours, voir *le 18e du mois* novembre 98). Récemment, on s'est aperçu qu'une entreprise qui y effectuait la manutention de déchets des travaux publics le faisait hors de la légalité (voir l'encadré).

Le projet d'un espace vert sur ces 4 hectares a été lancé en 1992 par Daniel Vaillant, qui n'était pas encore maire du 18e, ni ministre.

Pour appuyer son projet, Daniel



Devant la grille fermée de la cour du Maroc, les enfants du quartier posent des arbustes.

Vaillant était venu en 1994, en compagnie de Mme Ségolène Royal, ancien ministre de l'Environnement, planter symboliquement un arbre dans la cour du Maroc.

Les années ont passé, et rien n'a encore été décidé. Entre temps, une association d'habitants du 18e et (principalement) du 19e a repris l'idée, ainsi que le nom des "Jardins d'Eole".

Pourquoi "Eole" ? Parce que cela se situe juste à côté des voies de la future ligne de RER baptisée Eole.

Tafanel veut s'agrandir

Comment se pose le problème ?

• Majoritairement, selon les sondages effectués, les habitants du quartier souhaitent un espace vert sur les 4 hectares de la cour du Maroc.

• Mais il existe une autre revendication sur une partie de ce terrain : la société Tafanel, gros distributeur de boissons (bières, limonades, etc.), a actuellement des entrepôts un peu plus loin, entre les voies ferrées et la rue d'Aubervilliers mais au delà du pont Riquet. C'est là que les boissons sont déchargées des trains de marchandises et réparties sur des camions qui les diffusent à travers tout Paris.

Tafanel est actuellement trop à l'étroit dans ses entrepôts et souhaite s'agrandir, donc occuper une partie des terrains de la cour du Maroc. Si elle n'obtient pas ce qu'elle demande, l'entreprise parle d'aller s'installer ailleurs. Or, Tafanel, cela représente pas mal d'emplois, et cela rapporte des impôts locaux ("taxe

professionnelle") au budget de Paris.

• La SNCF, propriétaire du terrain, souhaite le rentabiliser au maximum, soit en le louant (à Tafanel par exemple, ou bien à un office HLM ou autre société de construction de logements), soit en le vendant à la

Trans-Fer a déménagé

La société Trans-Fer exerçait jusqu'à cet été, sur le terrain de la cour du Maroc, une activité de manutention et stockage de déchets de chantiers des travaux publics et du bâtiment : gravats, bois, métaux, etc... D'où bruits et poussières.

A la suite de plaintes de riverains, la préfecture de police a constaté que cette activité s'exerçait sans que la société ait obtenu ni même demandé les autorisations nécessaires (voir notre dernier numéro). Mise en demeure en juin de cesser son activité sous deux mois et de nettoyer les lieux, Trans-Fer a un peu traîné les pieds : en août, elle était encore là. Mais finalement, le déménagement s'est effectué entre le 4 et le 10 septembre.

Ville de Paris - mais alors se pose le problème du prix.

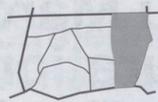
Problème : le prix des terrains

Où en est-on ? Une réunion de concertation a eu lieu le 2 juin entre les services de la Ville, des élus parisiens, et des représentants de la SNCF et des ministères concernés. D'autres réunions sont prévues.

L'orientation qui se dégage est la suivante : il est question de créer un espace vert "qui ne ferait pas moins

(Suite page 6)

Chapelle



(Suite de la page 5)
de 2 hectares", et d'accorder à l'entreprise Tafanel une extension "réduite au minimum". C'est ce qu'indique une lettre de la préfète de Paris à l'association *Les Jardins d'Eole*. Toutefois, selon nos informations, l'accord entre la Ville et la SNCF sur le prix des terrains est loin d'être fait.

Cartes postales

Daniel Vaillant, de son côté, a envoyé également une lettre. Il indique que faire un jardin de 4 hectares, donc refuser à Tafanel son agrandissement, entraînerait le départ de cette entreprise, ce qui aurait des conséquences en matière d'emploi et de finances.

Il assure cependant qu'il pose à l'extension de Tafanel «des conditions précises», notamment l'assurance que cette extension ne générera qu'une augmentation minimale du trafic des camions, et que Tafanel fera le nécessaire pour diminuer les nuisances pour les riverains, ce qui suppose «la réalisation d'une voirie interne au périmètre de l'entreprise et l'élaboration d'un plan de circulation» sur cahier des charges.

Cette réponse ne semble pas satisfaire l'association *Les Jardins d'Eole*, qui est décidée à poursuivre son action. Elle a notamment engagé une campagne d'envoi de cartes postales à Daniel Vaillant : c'est de lui, apparemment, qu'elle attend le déblocage du dossier dans le sens qu'elle souhaite.

"Olive 18" cite en justice la Boutique et le Sleep-In

La polémique rebondit autour de deux établissements qui, à la Chapelle, s'occupent des toxicomanes, la Boutique et le Sleep-In. Une association du quartier, Olive 18, les a assignés en justice pour «troubles anormaux de voisinage», demandant leur fermeture. L'affaire venait devant le tribunal le 29 septembre.

La Boutique, créée par l'association Charonne rue Philippe de Girard, est un «centre d'accueil de jour». Les toxicomanes peuvent y trouver un moment de calme, y prendre une douche, un café, y rencontrer des personnes qui les écoutent, et qui les conseillent et les orientent en matière sociale et médicale. Des consultations médicales y ont lieu. Le Sleep-In, rue Pajol, géré par l'association SOS-Drogue internationale, est un «centre d'accueil de nuit» où les toxicomanes trouvent un lit et, de la même manière, une écoute et une assistance médicale.

Olive 18, qui groupe des commerçants (entre autres, du marché de l'Olive) et des habitants, reproche à ces centres d'attirer les toxicomanes dans le quartier. Une autre association, de création plus récente, Entrée de 18, s'est jointe à l'offensive.

Nous y reviendrons.

Il a fallu six mois de travaux dans le square de la Madone pour creuser un puits de 780 m, jusqu'à l'eau de la "couche albienne". Une eau pure pour assurer l'alimentation minimale des Parisiens en cas de crise.

Bientôt, pelouses et parterres vont à nouveau recouvrir le square de la Madone. Au-dessous, fonctionne une fantastique usine à faire jaillir une eau chaude et potable, l'eau de la couche albienne. Une nappe dite profonde, enfouie entre 600 et 800 mètres sous la surface du Bassin parisien, et dont les eaux ne sont pas en contact avec celles des nappes superficielles, comme la nappe phréatique, puisqu'elles sont isolées dans des terrains imperméables.

Là réside l'intérêt de l'opération : doter Paris d'une alimentation "d'ultime secours" en eau potable au cas où surviendrait une catastrophe polluante les ressources ordinaires en eau des Parisiens (voir notre n° de décembre 98).

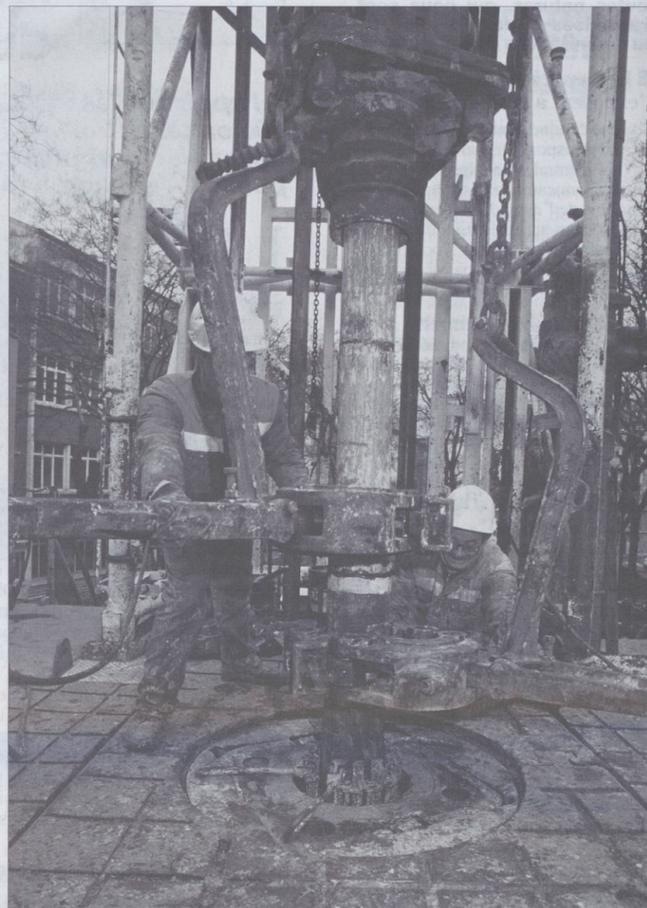
Sous le square de la Madone a été foré un puits profond de 780 mètres, dénommé puits artésien - nom qui vient de la province d'Artois, où a été d'abord, en France, mise en œuvre cette technique de forage jusqu'à une nappe d'eau jaillissante (technique qui d'ailleurs était déjà connue des Perses).

Au fond de ce puits a été placée une crépine, sorte de canule perméable laissant passer l'eau jaillissante tout en filtrant les sables de l'albien. Aujourd'hui, l'eau remonte naturellement dans le puits jusqu'à une quarantaine de mètres du sol. Elle est alors pompée par une pompe installée en haut du puits, juste sous le vaste caisson bétonné qui constitue le local technique, lui-même enterré sous le square.

Un forage pétrolier

Les travaux ont démarré en novembre dernier. La moitié du square a été occupée par d'imposantes machines, dont l'atelier de forage installé au début de janvier 99. Six mois d'un chantier rondement mené, cofinancé - à hauteur de six millions de francs - par la SAGEP (Société anonyme de gestion des eaux de Paris, maître d'œuvre du projet) et par l'Agence de l'eau Seine-Normandie.

Malgré les nuisances sonores inévitables causées par les travaux, Jean-Pierre Benoit, le surveillant de chan-



Photos Emmanuel Gaillard - SAGEP

tier, se souvient de l'intérêt porté par les riverains : «Nombreux sont ceux qui ont demandé à voir le chantier et posé des questions... et puis bientôt, ils se sont mis à répondre eux-mêmes à d'autres passants en quête d'informations, une appropriation en quelque sorte du chantier par les riverains !» raconte-t-il.

Pierre Desbruères, ingénieur en

chef auprès de la SAGEP et responsable du chantier, précise quant à lui : «C'est un atelier de type pétrole, adapté au forage de l'eau, qui a été mis en œuvre. Le forage est réalisé à l'aide d'un tricône en rotation, trois cônes dentelés qui broient petit à petit le fond du trou et l'on progresse à l'aide de tiges creuses vissées dans lesquelles est introduite une boue

La nappe albienne au secours de Paris

Au XIXe siècle, cinq puits artésiens ont été creusés à Paris, sur l'initiative d'Arago : les puits de Grenelle, de Passy, de la Butte aux Cailles, de la place Hébert et de la rue Blomet. Il s'agissait de placer la capitale à l'abri d'une rupture d'approvisionnement des eaux de la Seine et de l'Ourcq. Cet objectif n'a jamais eu à être rempli et les puits se sont en partie ensablés.

En 1994, Paris a confié ce patrimoine à la SAGEP, afin de le sauvegarder et valoriser. Rénové en 1996, le puits de Passy permet de disposer en cas de pollution grave de 3 600 000 litres/jour et alimente

aujourd'hui une unité de mise en bonbonne de l'eau. Deuxième étape, le forage d'un puits place Henri Queuille (15e arrondissement), puis celui du square de la Madone en remplacement du puits Hébert. En cours actuellement, le forage de la place Paul Verlaine dans le 13e en remplacement de l'ancien puits de la Butte aux Cailles. Puis viendra celui du puits projeté dans l'emprise du réservoir de Ménilmontant en remplacement du puits Blomet.

Cinq puits harmonieusement répartis pour garantir à chaque Parisien, en cas de crise, 10 litres quotidiens d'une eau pure.

Les eaux profondes de la Madone (- 780 mètres)



Page de gauche : les ouvriers du forage, pratiqué exactement comme pour les puits de pétrole. Ci-dessus : le chantier au milieu du square.

recyclée servant de lubrifiant. Ensuite on introduit des tubes d'acier d'une épaisseur de 11 mm, constituant le tubage définitif du puits. L'espace entre le trou et le tubage est parfaitement cimenté sur toute la hauteur du tronçon par un procédé sous pression en fond de forage au travers d'un clapet à billes.»

Le local technique télé-surveillé par la SAGEP héberge, outre les coffrets électriques nécessaires à la pompe, les instruments permettant de mesurer les niveaux de la nappe et de procéder à des prélèvements pour vérifier sa qualité, et un pompage particulier pour l'éventuelle alimentation d'une fontaine dans le square.

En cas de crise

Ces puits, pour alimenter qui ? Les Parisiens en cas de crise. Ou du moins le cinquième d'entre eux, ceux qui résident dans le nord de la capitale, puisque quatre autres puits sont prévus (voir l'encadré).

«L'exploitation prévoit un débit de 150.000 litres/heure, précise l'ingénieur. Cette eau serait acheminée par des canalisations spéciales vers des containers spécifiques ou vers des machines ensacheuses.»

Pour l'heure - et pourvu qu'elle dure sans risque majeur ! - l'eau de la Madone va alimenter en partie la piscine Hébert (une eau à 28° !) et pour le surplus rejoindra le réseau existant qui court sous toutes les rues de Paris et sert à son alimentation.

Elle abreuvera peut-être une fontaine qui trônerait au milieu du square... au printemps prochain lorsque le réaménagement du square sera terminé.

Les élus du 18e sont favorables à cette fontaine, mais souhaitent que la décision soit prise démocratiquement... avec les riverains du square de la Madone.

Brigitte Bâtonnier

Le nouveau club de foot de la Chapelle

Bon début : les joueurs du "Football Club 18e", qui venait de se créer, ont terminé à la troisième place de leur championnat en district de Seine-Saint-Denis, montant ainsi en division supérieure. Cette saison, le club évolue donc en 3e division de district, avec l'espoir de continuer sa progression.

Le "Football Club 18e" a son siège social 36 rue des Roses et annonce regrouper vingt-quatre licenciés : une bande de copains habitant pour la plupart du côté de la Porte de la Chapelle ou du métro Marx Dormoy, qui jouaient déjà ensemble. En juin 98, ils se sont constitués en club. Pour l'instant, ils n'ont engagé qu'une seule équipe, en seniors. En 2 000, ils envisagent de s'ouvrir aux ados.

«Mais cela demande plus de travail pour l'encadrement des jeunes», précise le président, Jamal Hussein. Contact : Jamal Hussein, téléphone 01 40 36 19 67 (soir).

Goutte d'or



La bibliothèque de la Goutte d'Or doit ouvrir en octobre

L'ouverture de la nouvelle bibliothèque de prêt de la Goutte d'Or, initialement prévue fin 1998, aura lieu courant octobre 1999, sans que pour le moment ses responsables puissent donner une date plus précise. Ce retard est dû à plusieurs facteurs : un appel d'offre pour un marché de mobilier a été cassé, et certaines livraisons ont été faites en retard. Ce nouvel établissement offrira une collection multisupports : environ 21 000 livres à la section adultes, 12 000 livres à la section jeunesse, une discothèque de 9 000 CDs, quatre postes de CD-Rom (à consulter sur place uniquement) et un accès Internet. Le tout sur 934 m², répartis en cinq niveaux.

La bibliothèque entend particulièrement développer la documentation sur les métiers et la recherche

d'emplois (baptisée : Info d'Or), ainsi que les musiques du monde et les musiques actuelles telles que le rap, la techno, le trip hop... Elle développera également une collaboration étroite avec les associations de quartier (soutien scolaire et animation) : une salle au quatrième étage prévoit de les accueillir.

La bibliothèque emploiera une vingtaine de personnes, dont un emploi-jeune "médiateur du livre". Très attendue, l'ouverture de la bibliothèque permettra de désengorger la bibliothèque Clignancourt, qui gardera ses ouvrages spécialisés tandis que celle de la Goutte d'Or sera plus généraliste.

Philomène Bouillon

□ 2-4 rue de Fleury (à l'angle du boulevard de la Chapelle, métro Barbès). Tél. 01 53 09 26 10.

Le marché Barbès est revenu sous le viaduc

Le marché Barbès a réintégré son emplacement habituel, sous le viaduc du métro, quelques jours plus tôt que prévu : le mercredi 22 septembre (et non le 2 octobre).

Le déplacement provisoire de ce marché, pendant deux mois et demi, sur le terre-plein du boulevard Rochechouart, près du métro Anvers, avait été rendu nécessaire par les très importants travaux effectués cet été sur le viaduc du métro. Du fait des difficultés qu'il risquait d'engendrer du point de vue de la circulation, le

marché ne s'est tenu durant cette période qu'une seule fois par semaine, le samedi (au lieu de deux fois). Malgré ces inconvénients, on peut dire que, dans l'ensemble, tout s'est bien passé.

Les habitants de la Butte ont découvert ce marché avec intérêt, au point même qu'une pétition a couru pour qu'il reste. Une question demeure cependant pour les marchands : retrouveront-ils, en revenant dans leur ancien emplacement, tous leurs clients ?

Un triumvirat pour la coordination inter-associative à la Goutte d'Or

C'est un triumvirat qui va remplacer Michel Neyreneuf dans la fonction de "coordinateur inter-associatif" à la Goutte d'Or, une responsabilité particulièrement importante dans le quartier.

Ayant repris son activité professionnelle dans l'Education nationale (voir le 18e du mois juin 1999), Michel Neyreneuf a quitté le poste de permanent qu'il occupait. Les associations ont choisi, pour assurer désormais la coordination : Christine Ledé-vert (responsable d'Accueil Goutte

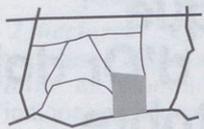
d'Or, voir son portrait page 24), Léila Chala (une des responsables d'Espoir Goutte d'Or, EGO) et Michel Neyreneuf lui-même, qui durant cette année sera en stage à Poitiers, mais reviendra sur le quartier très fréquemment.

Les permanences logement de Paris-Goutte d'Or, assurées jusqu'à présent par Michel Neyreneuf, se poursuivent toujours le jeudi de 17 h 30 à 19 h, toujours à la salle St-Bruno. Elles sont strictement réservées aux habitants de la Goutte d'Or.

Entretien et
réparation de :
par ébéniste
Renseignements
06 61 96 89 45

Piano

Goutte d'or



Pour faire sortir de son silence l'orgue de Saint-Bernard

Un des plus beaux orgues de Paris, celui de l'église Saint-Bernard, est muet depuis vingt ans et en mauvais état. Une association s'est créée pour le faire restaurer.

Depuis vingt ans le grand orgue de l'église Saint-Bernard, à la Goutte d'Or, n'a plus fonctionné. C'est pourtant un des plus beaux orgues de Paris, œuvre de l'illustre Cavaillé-Coll, le plus célèbre "facteur d'orgue" français du XIXe siècle.

Un orgue, pour qu'il reste en bon état, il faut qu'il serve. Le moteur de celui de Saint-Bernard est cassé. La tuyauterie est très sale. Mais en bon état. Sa qualité reste étonnante. Il faut le remettre à neuf.

Une association est née pour cela, "les amis des orgues de Saint-Bernard", à l'initiative du curé de la paroisse, de Louise et Patrick Marty, créateurs de l'Atelier musical des Trois Tambours, et d'Yves Hallinck, intervenant musical dans les écoles du quartier. Un projet culturel s'élabore avec le Conservatoire de musique du 18e arrondissement.

Revenons cent quarante ans en arrière. Sous Napoléon III, le baron Haussmann, préfet de la Seine de 1853 à 1870, est chargé d'agrandir et de transformer la capitale. (Voir la

rubrique "Histoire" du 18e du mois, mai 1999.) Les communes de la Chapelle et de Montmartre, qu'il annexera à Paris, sont alors habitées principalement par une population d'ouvriers et de petits artisans. Haussmann y ouvrira de grandes avenues, au long desquelles seront édifiés des immeubles plus bourgeois (rue Ordener, boulevard Ornano-Barbès).

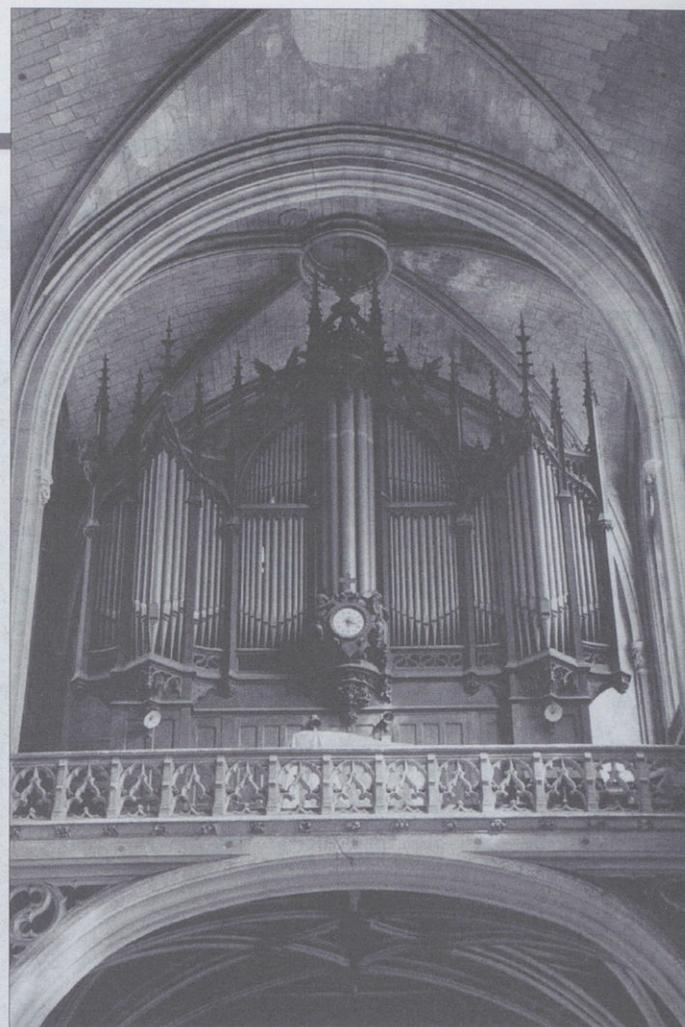
Il veut aussi y construire des églises où, pense-t-il, seront prêchées la modération et la patience, dans l'attente des progrès sociaux que suscitera le développement industriel. Car à cette époque, les liens sont étroits entre l'Eglise catholique et le pouvoir.

Les travaux de construction de l'église Saint-Bernard ont débuté en 1858. Les références architecturales de la hiérarchie catholique sont, en ce milieu du siècle, moyenâgeuses et byzantines. L'architecte Auguste Moine est un spécialiste de l'art médiéval. Le comité qui préside à la construction de l'édifice le charge de «donner à ce trop modeste faubourg le centre monumental» qui lui manquait.

Dans cette église il y aura un orgue

Le grand orgue de Saint-Bernard est l'œuvre du plus célèbre "facteur" du XIXe siècle, Aristide Cavaillé-Coll.

Photo
Nicolas Gallon



de tribune et un orgue de chœur, destinés à donner aux cérémonies le faste souhaité. Le mécanisme et les tuyaux de l'un et l'autre sont commandés au meilleurs "facteur" de l'époque, Aristide Cavaillé-Coll. Le "buffet" de l'orgue de tribune est l'œuvre d'Henri-Charles Parfait, sculpteur établi à Chartres, et les personnages qui l'ornent sont probablement dus au ciseau de Michel Pascal, ils ont été réalisés en harmonie avec le programme statuaire de l'église.

L'inauguration a eu lieu le jeudi 22 janvier 1863. Alexis Chauvet est le premier des organistes célèbres qui utilisent l'instrument. Mais il ne restera pas longtemps, car cette église, élevée dans un quartier populaire, n'est pas riche. Aussi le musicien démissionne quelques années plus tard pour se présenter au concours qui en fera le titulaire de Saint-Merri, où il sera mieux payé et où il se fera mieux connaître.

La pauvreté de la paroisse, la faiblesse des moyens dont elle dispose pour l'entretien des locaux et des orgues fait que peu de travaux sont effectués. L'instrument reste, à peu de choses près, tel qu'il a été construit. C'est donc un témoignage quasiment intact de la facture d'Aristide Cavaillé-Coll. L'orgue de Saint-Bernard est, selon les spécialistes, l'une des plus belles réussites de cet illustre "facteur". Qu'il ne puisse être entendu est un crève-cœur pour les mélomanes.

En 1979, après une remise en état de fonctionnement à l'initiative de l'Association Cavaillé-Coll, un nouveau concert inaugural a lieu. Mais ensuite, plus rien. Il faut donc à nouveau restaurer l'orgue. Cela suppose que des travaux soient effectués préalablement dans l'intérieur du bâtiment. Ceux-ci dépendent de la mairie de Paris, alors que la restauration de

l'orgue dépend du ministère de la Culture. Le fait que deux administrations distinctes soient concernées et obligées de se coordonner ne facilite pas les choses...

Jean-Claude Paupert

Orgues baroques, orgues romantiques

Un orgue c'est "un instrument à vent composé de tuyaux à une seule note, accordés selon une gamme définie, alimentés par une soufflerie et actionnés par un ou des claviers". La conception de ces instruments date du IIIe siècle avant notre ère. Connus en Grèce et à Rome, ils ont survécu en Orient, de Constantinople à Bagdad, ont réapparu en Occident au VIIIe siècle. C'étaient des orgues de cour ou personnels, de petite taille, souvent portatifs.

L'orgue de cour ne devient instrument d'église qu'au XIVe siècle.

Les orgues du XVIIe et du XVIIIe siècles, "orgues baroques", offrent généralement des sonorités riches en couleurs, des registres clairs, bien distincts et bien timbrés. Ces orgues sont idéaux par exemple pour la musique de Frescobaldi ou de Bach.

Au XIXe siècle apparaît le romantisme en musique. La composition des orgues évolue, ils atteignent parfois des dimensions colossales. On s'efforce d'imiter l'orchestre, avec des sons "fondus". La musique de César Franck, ou celle de Louis Vierne, Dupré, etc., est conçue pour ce type d'orgues. L'orgue de Saint-Bernard est construit selon ces principes du XIXe siècle. Aristide Cavaillé-Coll (1811-1899), le plus grand "facteur" (fabriquant) d'orgues français de cette époque, est l'auteur notamment des orgues de Notre-Dame-de-Paris, de Saint-Sulpice, et aussi d'orgues à Sheffield, à Amsterdam...

D'autres orgues remarquables dans le 18e

Il y a d'autres orgues remarquables dans le 18e. A St-Pierre-de-Montmartre (en haut de la Butte), à St-Jean (place des Abbesses), et au Sacré-Cœur, ce sont également des Cavaillé-Coll.

- Celui du **Sacré-Cœur**, installé après la mort d'Aristide Cavaillé-Coll, n'avait pas été conçu pour la basilique, mais pour la salle de concert du château d'Ibarriz, propriété du Baron de l'Epée. Charles Mutin, successeur de Cavaillé-Coll, l'a ensuite racheté pour le remonter à Paris, dans les ateliers de la "facture", avenue du Maine. En 1913 le clergé du Sacré-Cœur en fait l'acquisition. Mais il ne sera inauguré qu'en 1919, la guerre terminée.

- Celui de **St-Pierre de Montmartre** est issu de l'instrument qui se trouvait dans l'ancienne église Notre-Dame-de-Lorette. A la démolition de celle-ci en 1823 pour faire place à l'église actuelle, il a été démonté et reconstruit par Cavaillé-Coll et Charles Mutin en 1863.

- A **St-Jean-de-Montmartre**, c'est aussi un orgue importé. Il a été transporté depuis une église de Lyon. Datant de 1860, il a été installé dans la nef en 1904. Plusieurs modifica-

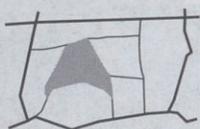
tions ont été apportées, la partie essentielle de l'orgue restant pratiquement intacte. Deux fois par an, un facteur vient examiner l'orgue de Saint-Jean.

- A **Ste-Geneviève-des-Grandes-Carières** (174 rue Championnet), c'est un Mutin construit dans l'atelier Cavaillé-Coll et qui à l'origine fut un orgue de théâtre conçu pour la salle Berlioz à Clichy ; il a été transféré en 1909, transformé en 1955 et restauré tout récemment.

- A l'église luthérienne **Saint-Paul** (90 boulevard Barbès, près du métro Marcadet-Poissonniers), construite en 1897, l'orgue est un Merklin, relevé en 1934 et reconstruit en 1978. Un bel instrument dont l'alimentation pneumatique (soufflerie) doit être revue.

- Dans la basilique **Sainte-Jeanne-d'Arc**, bâtie au XXe siècle juste à côté de l'ancienne église St-Denys-de-la-Chapelle (près du métro Marx Dormoy), c'est un orgue construit en 1838 par John Abbey, restauré en 1900, démonté, transféré quatre fois.

- **Notre-Dame-de-Clignancourt** (place Jules Joffrin, en face de la mairie) dispose d'un Merklin-Schutz en excellent état.



Raison de la grève à la poste de la rue de Clignancourt : un problème d'effectifs

Commencée le 8 septembre, la grève au bureau de poste de la rue de Clignancourt durait encore deux semaines plus tard. Les grévistes réclament des embauches pour compenser les départs. La direction leur dit qu'ils sont en surnombre. Qu'en pensent les usagers, lorsqu'ils font de longues queues aux guichets ?

Un mercredi, la coupe a débordé et les postiers du bureau de la rue de Clignancourt se sont mis en grève. «Ça fait des années que nous jonglons avec les heures de travail pour faire tourner le bureau, explique un de leurs porte-parole : heures supplémentaires, doublages, changements de brigades et d'horaires... Des années que nous faisons des efforts, que nous bossions, personne ne peut dire que nous nous la coulons douce. Résultat, la direction en a conclu qu'il n'y avait pas de problèmes, que tout baignait dans l'huile. Mais à la fin ça a explosé.»

La grève a commencé le 8 septembre. Au centre du conflit : les effectifs. «Un manutentionnaire à temps plein est parti, on nous a dit qu'il serait remplacé, mais pour le moment ce n'est pas fait. Un autre manutentionnaire, à mi-temps, qui faisait "la cabine" (le service du départ du courrier), a passé un concours, il est nommé guichetier ailleurs. Pas remplacé. Une personne en maladie a été reclassée sur un autre bureau. Deux employées enceintes sont en congé de longue durée. Pas remplacées...»

La direction joue l'attentisme

Un jour de grève, deux jours, une semaine, deux semaines. A l'heure où nous "bouclons" ce journal, la direction de la Poste refusait de bouger et semblait attendre que la lassitude gagne les grévistes : elle proposait de créer un poste, un seul, pour compenser la disparition de trois postes et

demi, et ne voulait pas aller plus loin. «Nous, on en demande deux, et c'est une concession que nous faisons. Nous n'accepterons pas moins», disaient les grévistes.

Les guichets restaient ouverts, tenus par les cadres, par l'«emploi jeune»

d'expliquer à une mère de famille pauvre, quelquefois d'origine étrangère et peu familiarisée avec le français, qu'on ne peut rien lui donner parce qu'il n'y a plus d'argent sur son compte.»

Et en effet, il suffit d'avoir un peu

général de malaise. A l'approche des 35 heures, les postiers se demandent si cette réforme se traduira bien, comme l'affirme le gouvernement, par des créations d'emplois en nombre suffisant. Et bien sûr, partout où actuellement il existe un problème d'effectifs, il vient en débat.

Débrayages de solidarité

Une grève a eu lieu au début du mois au bureau St-Lambert dans le 15e. Au moment où nous avons rencontré les grévistes de Clignancourt, d'autres étaient en cours ou annoncées à Paris-Pyrénées dans le 20e (où «40 à 70 emplois» seraient menacés selon les syndicats), ainsi que dans le 12e, le 10e, le 9e, le 17e.

Les syndicats CGT et SUD avaient déposé un préavis de grève couvrant tout le secteur Paris-nord. «Ce sera ensuite aux agents de chaque bureau de décider s'ils entrent dans le mouvement ou non», expliquait Jean-Paul Rouillac, délégué CGT.

Des débrayages de solidarité avec les agents du bureau de Clignancourt ont eu lieu le 20 septembre dans les bureaux de Boinod, Philippe de Girard, Duhesme, Abbesses, Marx Dormoy, Porte de la Chapelle, Bichat, Vauvenargues. Les élus communistes du 18e ont affirmé leur appui aux revendications. Les grévistes ont fait signer des pétitions de soutien par les usagers du bureau de poste. ■



et par deux ou trois non-grévistes (sur les 42 salariés affectés à ce bureau). Mais on n'y effectuait qu'un seul type d'opération : retrait des lettres et objets en instance. Aucune opération impliquant un échange d'argent ne pouvait être faite, car les caissiers étaient en grève. Quant au bureau annexe de la rue des Islettes à la Goutte d'Or (qui dépend du bureau Clignancourt), il était fermé.

«Nous jouons un rôle social.»

«D'après leurs chiffres, reprend le porte-parole, nous sommes en surnombre.» Il existe à la Poste un système pour calculer le nombre d'agents nécessaires à chaque bureau : un certain coefficient est affecté à chaque opération, envoi d'une lettre recommandée, retrait d'argent d'un CCP, etc. ; la direction régionale calcule le nombre d'opérations effectuées chaque mois, à partir de là elle déduit le nombre d'agents nécessaire. «Mais, disent les grévistes, c'est un système de calcul théorique, valable sur le papier, et complètement déconnecté de la réalité.»

«Dans un bureau de poste situé dans un quartier populaire comme le nôtre, nous passons souvent beaucoup de temps avec les usagers, il faut davantage expliquer, quelquefois on se heurte à une incompréhension. Il est plus facile, et plus rapide, de remettre 1 000 francs en liquide, dans le 16e, à un Monsieur dont le compte est bien approvisionné et qui arrive avec un chèque tout prêt, que

fréquenté ce bureau de poste pour être effaré par le nombre d'usagers qui font la queue, et longtemps. «Quelquefois jusqu'à une heure d'attente», explique une employée en grève... «Nous jouons un rôle social.» Les grévistes, unanimes, insistent là-dessus.

Parti de la base, ce conflit a le soutien total des syndicats représentés dans ce bureau, SUD, CGT, FO. Il s'inscrit d'ailleurs dans un climat

La Poste du 18e prépare une réorganisation

Un certain nombre d'habitants du 18e (choisis sur des critères qui ne sont pas indiqués) ont reçu un questionnaire envoyé par la Poste et signé du directeur du Centre de distribution du 18e, Raymond Hélip.

(Le Centre de distribution est le service qui regroupe l'ensemble des "facteurs" distribuant le courrier dans l'arrondissement. Il est situé au bureau central du 18e, rue Duc. C'est de là que partent toutes les tournées de facteurs.)

«La Poste, dit la lettre de M. Hélip, soucieuse d'améliorer la qualité de service rendue à ses clients, procède actuellement à la réorganisation du service de la distribution du courrier à Paris. En ce qui concerne le 18e arrondissement, une nouvelle organisation devrait être mise en place au milieu de l'année prochaine.»

Suivent diverses questions sous le titre "Indice de satisfaction des particuliers", et une question ouverte : "Vous souhaitez également attirer notre attention sur..."

Selon les syndicats, cette réorganisation est rendue nécessaire, en réalité, par le passage prochain aux 35 heures.

Le besoin est donc, pour la direction de la Poste, de déterminer les secteurs où il sera le plus nécessaire de créer des postes supplémentaires. Mais pour les usagers, comme pour les salariés de la Poste, la question de base est bien : le passage aux 35 heures sera-t-il réellement compensé par des embauches, ou bien la direction (le ministère) ne sera-t-elle pas tentée de restreindre au strict minimum le nombre d'embauches nouvelles, sous couvert d'une réorganisation des services ?

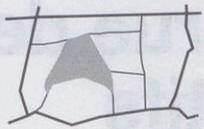
**A VOTRE DISPOSITION
TOUS LES JOURS
de 6 h à 20 h**



Mimogea
LIBRAIRIE • PAPETERIE

15, rue des Abbesses, 75018 Paris
Tél. 01 42 52 01 55. Fax 01 42 52 71 31

Clignancourt



Le parking Porte de Clignancourt (566 places) va être remis à neuf

On va remettre à neuf le parc de stationnement "Porte de Clignancourt", implanté entre l'avenue de la Porte de Clignancourt et la rue Ginette Neveu (sur la droite un peu avant d'arriver au périphérique.) Ce parc, composé d'une terrasse, un entresol et deux niveaux de sous-sol, offre 566 places, en stationnement à l'heure, en abonnement ou en location. Il abrite aussi une station-service. Créé en 1969, il se fait vieux et des travaux sont nécessaires.

Il est actuellement exploité par une filiale du groupe GTM, par concession de la Ville de Paris, mais cette concession expire le 8 octobre 1999. La mairie de Paris avait donc saisi cette occasion pour lancer un appel d'offre en vue de rénover le parking.

Après examen des projets présentés par plusieurs sociétés, la mairie de Paris propose de confier les travaux et l'exploitation du parking pendant les quatorze prochaines années à une autre filiale de GTM.

Les travaux devraient commencer prochainement : mise aux normes actuelles de sécurité, rénovation de l'éclairage, ventilation, etc., peinture de l'ensemble, réaménagement des locaux de service, création d'un ascenseur rendant le parc accessible aux personnes à mobilité réduite. Les travaux se faisant par étapes, le parc ne devrait pas subir de fermeture.

Les tarifs "résidents" seront : 4 000 francs par an ou 340 francs par mois.

Une Boutique SNCF rue Ordener

La SNCF va ouvrir une "Boutique" au 133 rue Ordener, pas très loin du croisement avec la rue Duhesme. On pourra y acheter des billets, réserver ses places, obtenir tous renseignements, etc... Les travaux d'aménagement, actuellement en cours, devraient être achevés vers la mi-octobre.

«La politique de la SNCF est de multiplier ses points de vente en dehors des gares, pour nous rapprocher des clients», nous avait déclaré M. Normand, directeur commercial voyageurs de la SNCF Paris-Nord. Il avait ajouté : «Mais il faut que ces boutiques soient rentables, donc situées là où existent des concentrations de population.» C'est ce qui explique pourquoi la SNCF, en même temps qu'elle décidait d'ouvrir cette boutique rue Ordener, a fermé celle du Rond-Point de la Chapelle.

La nouvelle Boutique SNCF se situe à quelques mètres, d'un côté, d'une agence de *Nouvelles Frontières*, et de l'autre côté d'une boutique d'*Havas-Voyages* (qui a remplacé un magasin de photo, 137 rue Ordener).

Tirésias, un petit éditeur installé rue Letort, menacé d'expulsion

Cette maison d'édition, rue Letort depuis cinq ans, se voue principalement au travail de mémoire sur l'histoire du dernier demi-siècle. Comme presque tous les petits éditeurs, elle vit dans un équilibre fragile. Elle est menacée d'expulsion par l'OPAC.

Tirésias, c'est le nom d'un personnage de la mythologie grecque. Pris comme arbitre dans une querelle entre Zeus, le roi des dieux, et sa femme Héra, il donna raison à Zeus. Pour le punir, Héra le rendit aveugle ; en compensation, Zeus lui donna le don de divination, le don de dire la vérité.

«Il faut accepter certains sacrifices pour pouvoir dire la vérité ; c'est pourquoi j'ai choisi, pour ma société d'édition, ce nom de Tirésias», explique Michel Reynaud, dans son minuscule bureau du 21 rue Letort, dans le quartier Clignancourt.

A contre-courant

Tirésias, c'est un de ces "petits éditeurs", sans cesse proches de la rupture d'équilibre, sans cesse menacés dans leur survie, mais qui contribuent tellement à la vitalité du débat intellectuel en France.

La tendance actuelle, dans le monde de l'édition, est aux concentrations capitalistes et à la recherche de la rentabilité immédiate (un livre doit trouver son public en quelques semaines ; passé ce temps, il risque d'être condamné, quelle que soit sa qualité). Mais il existe encore, heureusement, nombre de petits éditeurs qui résistent, qui croient que la vie intellectuelle ne doit pas être soumise aux seules lois du marché, et qui travaillent inlassablement à contre-courant. Michel Reynaud, créateur et patron de Tirésias, est de ceux-là.

Michel Reynaud était responsable des publications à la *Fédération*

nationale des déportés et internés de la Résistance lorsqu'il a décidé, en 1990, de créer sa maison d'édition. «Je m'étais aperçu qu'il existe des réalités historiques presque complètement occultées. C'est le cas par exemple, dans l'histoire de la déportation, des Tziganes, des "triangles roses" (les déportés homosexuels), des objecteurs de conscience, qui ont pourtant été internés dans les camps et massacrés par dizaines de milliers. Il existe d'énormes lacunes également dans l'histoire de périodes telles que la guerre d'Espagne entre 1936 et 1939, la guerre d'Algérie, ou les guerres d'Indochine... Mon travail est d'abord un travail de mémoire.»

La censure économique

Parmi les titres récents publiés : *Le sel de la terre* (témoignages d'anciens des Brigades internationales), *Du côté des vainqueurs* ("Au crépuscule des crématoires"), *Les Bibelforscher et le nazisme* (histoire de la déportation des Témoins de Jéhovah par les nazis à partir de 1933), une biographie de *Messali Hadj*, etc., et tout récemment *Des youyous et des larmes* (le beau récit d'un retour au pays par la journaliste algérienne Nina Hayat, évocation des problèmes actuels de l'Algérie). Le dernier paru : *L'Afrique bascule vers l'avenir* ; l'auteur, Germaine Tillion, qui durant la guerre d'Algérie lutta contre la torture, le



Michel Reynaud, le directeur de Tirésias : assigné devant le tribunal...

terrorisme, la politique de poursuite de la guerre, y analyse les problèmes des sociétés africaines aujourd'hui. Tirésias publie aussi des romans et des recueils de poèmes.

«Il existe une forme de censure particulièrement efficace, dit Michel Reynaud, c'est la censure économique. C'est très difficile pour nous de percer le mur du silence autour de nos publications. Lorsque par hasard nous sommes invités à la télé, c'est toujours après minuit...»

A l'amiable ou par huissier ?

Les éditions Tirésias se sont installées à Clignancourt il y a cinq ans. «Ce n'est pas par hasard, déclare Michel Reynaud, que nous avons choisi un quartier populaire.» La société a installé ses bureaux dans une ancienne boutique, au rez-de-chaussée d'un ensemble de trois immeubles gérés par l'OPAC (un des Offices HLM de la Ville de Paris). Mais, lorsque nous avons rencontré Michel Reynaud, les éditions Tirésias venaient de recevoir une menace d'expulsion.

En raison de difficultés financières passagères, Tirésias a en effet pris du retard, entre janvier et juillet, dans le paiement de ses loyers. Michel Reynaud a demandé à l'OPAC un échelonnement de sa dette.

Dans une lettre du 27 août dernier, M. Laffoucrière, directeur de l'OPAC, lui écrivait : «L'OPAC n'est pas opposée à étudier toute proposition de règlement amiable de votre dossier.» Mais, seulement trois jours plus tard, Michel Reynaud recevait par voie d'huissier une assignation devant le tribunal pour le 16 novembre ; et là, pas question de négociation : l'OPAC demandait purement et simplement son expulsion... A suivre.

N.M.

COMPTOIR JOFFRIN

Bijouterie - Joaillerie - Horlogerie - Orfèvrerie - Cadeaux

50 ans
à votre service

accueil
choix
qualité
conseil
création
transformation
réparation
estimation

26 - 28, rue Hermel 75018 PARIS - tél. : 01.46.06.40.25 - fax : 01.46.06.30.81

LES NOMS DES RUES

L'origine des noms de rues dans le 18^e arrondissement

Les rues de Clignancourt

entre Ordener et Championnet

Nous parlons ce mois-ci des rues situées dans le périmètre formé par la rue Championnet au nord, la rue Ordener au sud, la rue Damrémont et le boulevard Ornano. (Nous avons déjà évoqué dans un précédent numéro les rues du nord de Clignancourt, voir le 18^e du mois n° 47 et n° 53.)

• Ordener, Championnet, Letort, Duhesme, Damrémont : des généraux

Dans les années qui ont suivi l'annexion de Montmartre par Paris en 1860, on donna à nombre de rues du 18^e les noms de généraux ayant servi sous Napoléon III (qui régnait alors), ou sous son oncle Napoléon 1^{er}. C'est le cas du boulevard Ornano et de la rue Ordener, deux nouvelles rues percées par Haussmann (voir la rubrique *Histoire* dans notre n° 51), des rues Championnet, Duhesme, Letort, Belliard, etc...

• **Michel Ordener père** (1755-1811) et **Michel Ordener fils** (1787-1862), dont cette rue porte le nom, furent généraux, le premier sous Napoléon 1^{er}, le second sous Napoléon III.

Ordener père était un baroudeur. Le 14 août 1799, au combat de Wolran (Suisse), alors qu'il était chef de brigade, il tint tête seul à 25 cavaliers autrichiens et fut sérieusement blessé.

En mars 1804, il participa à une retentissante affaire de services secrets : l'enlèvement du duc d'Enghien. Ce jeune duc, héritier de la famille princière des Condé, avait émigré en Allemagne. Bonaparte (qui n'était encore que Premier Consul) le soupçonnait, sans doute à tort, d'être l'instigateur de tentatives d'assassinat contre lui. Il envoya Ordener, à la tête d'un commando, enlever le duc d'Enghien, qui fut ramené en France,



L'exécution du duc d'Enghien (gravure d'époque). Il avait été enlevé en Allemagne par un commando que dirigeait Ordener le baroudeur.

jugé de façon plus qu'expéditive par un tribunal militaire et fusillé aussitôt dans les fossés de Vincennes.

En décembre 1815, à nouveau blessé à Austerlitz, cette fois grièvement, Ordener père dut quitter l'armée.

• **Jean-Etienne Championnet** (1762-1800), général de la Révolution "sorti du rang", a participé aux campagnes d'Italie entre 1796 et 1799 sous les ordres de Bonaparte avant de mourir des suites d'une épidémie. (Pour

plus de détails, voir notre n° 53.)

• **Duhesme** (1766-1815) et **Letort** (1773-1815), eux aussi généraux révolutionnaires issus des rangs des simples soldats, firent carrière et fortune sous Napoléon 1^{er}, avant d'être tués l'un et l'autre durant les "Cent Jours" en 1815. (Voir notre n° 47.)

• **Denis, comte de Damrémont** (1783-1837), a commencé sa carrière militaire sous Napoléon 1^{er} et l'a continuée sous les rois Louis XVIII et Charles X. Sous Louis-Philippe il atteint le sommet des honneurs : il est en 1835 lieutenant-général du royaume et pair de France. A cette époque, la conquête de l'Algérie est en cours. Damrémont a participé au premier débarquement des troupes à Alger en 1830, il y revient en 1836 à la tête de l'armée, après la révolte d'Abd-el-Kader et une série de défaites des troupes françaises. Tandis que le général Bugeaud obtint en 1837 la reddition d'Abd-el-Kader, Damrémont met le siège devant Constantine. C'est là qu'il est tué.

• Rue du Mont-Cenis : à cause de la pente

La rue du Mont-Cenis, avant de prendre ce nom qui évoque les Alpes (et qui lui a été donné, en 1868, sans doute à cause de sa forte pente), s'était d'abord appelée *chemin de la Procession* : c'est par là en effet que chaque année une grande procession allait de l'Abbaye de Saint-Denis jusqu'à celle de Montmartre. Ce *chemin de la Procession* était autrefois une des principales voies nord-sud de cette partie du territoire. C'est autour de son intersection avec le *chemin des Bœufs* (principale voie est-ouest, devenue aujourd'hui la rue Marcadet) que s'est formé, au Moyen Age, le hameau de Clignancourt.

• Rue du Poteau : le lieu du supplice

Non, la rue du Poteau n'est pas la rue des Copains. Elle tient son nom d'un "poteau de justice" qui s'y trouvait, probablement jusqu'au XVIII^e siècle, et où les condamnés à "l'exposition publique" restaient attachés des heures, quelquefois un jour ou plusieurs, sans pouvoir se reposer, parfois sans boire. C'était le supplice du "pilori". Certains poteaux de justice portaient une "roue" sur laquelle on attachait les condamnés, bras et jambes écartés et maintenus par des cordes : supplice infligé aux voleurs.

• Rue du Ruisseau

La rue du Ruisseau rappelle qu'autrefois il y avait à Montmartre nombre de sources et de cours d'eau. Le ruisseau dont il est question ici prenait sa source à la Fontaine du But (nom d'une autre rue du 18^e).

• Place Jules Joffrin : un pionnier du socialisme

Ouvrier mécanicien, Jules Joffrin (1846-1890) a été en 1871 un combattant actif de l'insurrection de la



Jules Joffrin

Commune dans le 18^e. Exilé à Londres, il rentre à Paris après l'amnistie de 1880 et adhère immédiatement au parti socialiste qui vient d'être créé. Il est, avec Brousse, un des leaders de la tendance "possibiliste" au sein des socialistes français : il critique la stratégie du "tout à la fois" et prône l'action pour obtenir, petit à petit, ce qui est possible...

En 1882, il est élu conseiller municipal aux Grandes Carrières ; c'est le premier conseiller municipal socialiste à Paris. (Nous avons raconté la vie de Jules Joffrin dans notre n° 11.)

• Place Charles Bernard : le pharmacien député

Charles Bernard (1856-1927) avait été de 1898 à 1902 député de la Gironde, s'affirmant "républicain socialiste indépendant patriote". Il s'était rendu célèbre par la virulence de ses interpellations.

En 1902, il est installé dans le 18^e, où il est pharmacien, et il se présente aux élections dans la circonscription de Clignancourt. En 1902, 1906, 1910, il est battu par Gustave Rouanet, du parti socialiste. En mai 1914 enfin, Charles Bernard est élu député du 18^e, en même temps que les socialistes Marcel Sembat aux Grandes Carrières et Marcel Cachin

à la Goutte d'Or (voir la rubrique *Histoire* de notre n° 53). Il reste député jusqu'en 1924, sans jouer un grand rôle politique ; on note toutefois ses interventions contre la censure.

• Rue Montcalm, rue du Pôle Nord

• La colonisation du Canada par la France, commencée sous Henri IV (fondation de Québec, 1608), se heurta durant un siècle et demi à l'Angleterre, qui convoitait le même territoire. D'où une série de guerres, où Français et Anglais cherchaient à enrôler à leur profit les tribus indiennes (tout en s'employant à les déposséder de leurs terres). Le marquis **Louis-Joseph de Montcalm** (1712-1759) s'illustra dans la dernière de ces guerres, comme commandant en chef des troupes françaises. Il fut tué en 1759 en tentant de défendre Québec assiégée. En 1863 fut signé un traité abandonnant le Canada aux Anglais. (Le Canada est devenu un pays indépendant en 1931.)

• L'exploration du continent Arctique, commencée au XVI^e siècle, fut surtout menée à la fin du XIX^e siècle, jusqu'à ce qu'en 1909 l'Américain Peary atteigne, le premier, le Pôle Nord. Un des projets d'exploration vers le Pôle fut l'œuvre, en 1868, du Parisien Gustave Lambert. C'est en son honneur qu'une rue du 18^e a été baptisée **rue du Pôle Nord**.

• Des noms de propriétaires

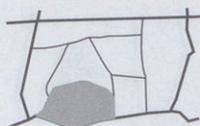
Comme dans d'autres quartiers du 18^e, de nombreuses rues, qui ont été des chemins privés, portent le nom du propriétaire du terrain. C'est le cas des rues **Hermel, Baudelique, Joseph Dijon, Versigny**. M. Versigny donna à une autre voie le prénom de sa femme : c'est la **rue Ste-Isaure**.

L'**impasse Robert** porte également le nom d'un propriétaire, de même que la **rue Calmels** et la **rue Vincent Compoint**. Ce dernier était le chef d'une ancienne famille de vigneron, qui comptait au début du XIX^e siècle parmi les plus gros propriétaires de Montmartre ; d'autres rues du 18^e portent les noms ou les prénoms d'autres membres de la famille Compoint (voir notre n° 46.)

• Et la Grosse Bouteille ?

L'**impasse de la Grosse Bouteille** doit son nom à l'enseigne d'un cabaret qui se trouvait là.

Dans cette rubrique, nous avons déjà parlé des noms de rues dans les quartiers Moskova (n° 46), Porte de Clignancourt (n° 47), Cité Porte Montmartre (n° 49), Cité Charles Hermite (n° 50), Simplon (n° 53), nord des Grandes carrières (n° 54).



Montmartre au patrimoine mondial de l'Unesco : Tibéri est pour

Le conseil d'arrondissement du 18^e avait voté, en mars 1998 (et à l'unanimité), un vœu demandant que soient entamées les démarches pour l'inscription du site de Montmartre au patrimoine mondial de l'Unesco.

Mais une telle demande d'inscription ne peut être faite auprès de l'Unesco que par un gouvernement. Et le gouvernement ne peut en être saisi que par le maire de la commune concernée, c'est-à-dire ici Paris, et non par un maire d'arrondissement, qui n'est pas un maire "de plein exercice". On attendait donc la décision de Jean Tibéri.

C'est fait. Par un courrier adressé le 28 juillet dernier au gouvernement par l'intermédiaire du préfet de Paris, le maire de la capitale a demandé que soient entamées les démarches auprès de l'Unesco pour le classement de Montmartre. Afin, précise-t-il, de renforcer les dispositifs protégeant ce site et d'affirmer le caractère unique de Montmartre, qui constitue «*le symbole d'un certain esprit parisien, caractérisé par une culture, une forme de spectacle et un mode de vie très spécifiques*».



Thierry Nectoux

Place Charles Dullin : un trio de percussionnistes pour danser.



Christian Adnin

Rue d'Orchamps : pétition et parts de gâteaux

Une libraire veut aider les écoliers à découvrir l'univers du livre et ses métiers

Marie-Rose Guarnieri, libraire, qui s'est installée près de la place des Abbesses il y a deux ans à peine, s'est vite rendu compte que «nombre d'habitants du quartier, et surtout des enfants, sont démunis face à la galaxie Gutenberg», et n'ont pas l'expérience de la lecture. Elle a aussi constaté que «malgré des initiatives, les écoles manquent de beaux livres récents». Alors, par une nécessité liée à sa vie personnelle (elle est fille d'immigrés), elle a contacté les instituteurs du REP (réseau d'éducation prioritaire) 4 qui comprend les écoles Houdon, Foyatier, Orsel et Del Sarte, et a proposé une intervention à long terme pour aider les enfants à «s'orienter dans le savoir».

Deux classes de CM2

Une grande ambition, qui s'est concrétisée par plusieurs rencontres avec ces enfants en fin d'année scolaire : «sans faire le clown», c'est-à-dire sans simplement passer et puis au revoir, salut, finie l'animation, elle a proposé un travail de

fond pour enseigner le livre, le désacraliser, le présenter comme un compagnon qui aide à comprendre le monde. En collaboration avec Charles Meyer, des éditions Gallimard jeunesse, elle a montré dans des classes tous les métiers qui interviennent, de la table de l'auteur à la mise en rayon dans une librairie.

Dans les deux CM2 où elle est intervenue, les élèves ont été passionnés par cette façon d'aborder le livre par son aspect concret : par exemple, comment on imprime sur du plastique, en multipliant les passages de couleur, mais sans trop chauffer le support qui risquerait de fondre !

Abécédaire de Montmartre

Ensuite les enfants sont venus voir comment fonctionne une librairie : classement, commande, recherche... avant d'aller chez l'éditeur observer la fabrication du livre. Chacun a pu découvrir que le livre c'est vivant, et que derrière les pages il y a des gens qui travaillent ensemble. Pour cette année, tous sont par-

tants pour poursuivre cette collaboration. Sont prévues une exposition sur le papier, la rencontre avec d'autres éditeurs, des visites à la librairie, des interventions d'auteurs et d'illustrateurs.

Pour financer ces projets qui pour l'instant reposent sur son réseau de relations amicales, Marie-Rose a imaginé un "abécédaire sur Montmartre" dont la rédaction est achevée et qu'elle veut éditer : elle rêve d'associer à sa diffusion les commerçants du quartier, boulangers, charcutiers ou autres, et veut donner les sommes récoltées aux quatre bibliothèques pour qu'elles puissent... acheter d'autres livres.

Ensuite la démarche pourrait être étendue aux autres métiers et pourquoi ne pas imaginer que ces artisans de proximité viennent communiquer leur passion aux élèves ? Le projet, s'il bénéficie d'une aide financière, pourrait s'étendre à l'ensemble de l'arrondissement.

Danielle Fournier

□ Marie-Rose Guarnieri, Librairie des Abbesses, 30 rue Yvonne Le Tac.

Journées du Patrimoine : Montmartre a fait son CAS pour sauver la Butte

Dans le cadre des Journées du Patrimoine, le Collectif des associations pour la sauvegarde de Montmartre avait proposé, le dimanche 19 septembre, six points de rendez-vous pour déjeuner, débattre et prendre connaissance des actions entreprises par les associations regroupées au sein du CAS.

L'union fait la force. C'est ce qu'a bien compris le nouveau collectif montmartrois CAS-Montmartre (Collectif des associations pour la sauvegarde de Montmartre), constitué de huit associations, les unes se donnant comme champ d'action l'ensemble de la Butte d'autres menant leur lutte sur des zones plus restreintes, et qui se sont rassemblées au début de cette année¹.

Son objectif est d'obtenir le classement de la Butte Montmartre en "secteur sauvegardé". Un classement déjà acquis, à Paris, pour le secteur du Marais et une partie du 7^e arrondissement et qui constitue une protection encore plus forte que les dispositifs prévus par le nouveau POS (qui devrait être adopté d'ici la fin de l'année, voir le 18^e du mois juin 1999).

Signalons, par ailleurs, les demandes de classement de la Butte au patrimoine mondial de l'UNESCO (voir ci-contre).

En attendant, les associations du collectif avaient fixé rendez-vous aux Parisiens pour découvrir des lieux historiques un peu différents du Montmartre traditionnel des touristes entre place du Tertre et Sacré-Cœur. Une tartine et un verre à la main, ce fut aussi l'occasion de faire le point. Parmi la foule, assez nombreuse, qui se promenait dans le quartier, on pouvait remarquer quelques élus, dont Bertrand Delanoë et Christophe Caresche.

Vigilance au Maquis

Au Maquis de Montmartre, entre l'avenue Junot et la rue Lepic, on accueillait les visiteurs par un buffet campagnard, payé, selon un des responsables de l'association des riverains du Maquis de Montmartre, par une partie des dommages et intérêts gagnés lors du procès contre la Ville de Paris. La municipalité de Paris voulait en effet, en 1990, y installer un parking ; elle n'a pas pu le faire et même les riverains ont obtenu le classement du site comme "espace sauvage protégé" en 1991.

Au Maquis, la vigilance reste de mise. Exemple : l'an dernier, dans le cadre d'un chantier ouvert dans un jardin privé, deux arbres ont été abattus, illégalement ; l'intervention rapide des riverains a empêché que le massacre continue... mais le CAS garde un œil sur ce chantier... Depuis, la Ville de Paris a replanté des arbres juste à côté, près du terrain de boules.

Le ton était à la fantaisie pour l'association des riverains de la rue d'Orchamps. Derrière leur stand, dressé à deux pas du Bateau-Lavoir, les membres de l'association, coiffés de somptueux chapeaux, proposaient des parts de gâteaux "mai-

La vie des quartiers

Montmartre



Non, l'incendie du restaurant "Chez Patachou" n'était pas une nouvelle affaire des paillotes

La terrasse de ce restaurant de la place de Tertre, bâtie sans permis de construire, est illégale. La mairie de Paris a fait condamner le restaurateur, mais n'a pas demandé la destruction. Et la terrasse, très contestée par les riverains, est toujours là.

Deux incendies ont attiré cet été l'attention sur elle.

Nombre d'habitues de la place du Tertre connaissent l'endroit. Le restaurant *Chez Patachou*¹ est devenu célèbre grâce à sa superbe terrasse de deux cents couverts, qui donne une vue imprenable sur Paris.

A 120 F le menu le moins cher, 40 F le demi et 62 F la coupe de glace, le restaurant est une affaire qui marche honorablement : depuis la construction de la terrasse, son chiffre d'affaires est passé de 400 000 francs à plus de dix millions de francs.

C'est aussi l'endroit de réceptions distinguées. Il y a quelques mois, Alain Juppé y remettait les insignes de chevalier du Mérite à Claude Lambert, conseiller d'arrondissement (RPR) du 18e, en présence de Jean Tibéri. Le *Canard enchaîné* a relaté l'événement, se demandant s'il ne s'agissait pas d'une nouvelle "affaire des paillotes". Car, tout comme la célèbre paillote corse *Chez Francis* dont l'incendie a fait couler tant d'encre ces derniers mois, la terrasse de *Chez Patachou* a été installée illégalement et ne devrait pas exister.

Espace vert protégé

Construite pendant les années 80 sur un terrain en contrebas classé en EVIP (espace vert intérieur privé non constructible), elle n'a fait l'objet d'aucune demande de permis de construire, alors que les travaux ont duré dix ans. Le gérant, M. Borde, a fait poser des dalles de béton sur les acacias et les rosiers qui descendaient au long de l'escalier menant à la rue Gabrielle, et il a taillé les arbres, pour installer des murets et un auvent de plexiglas.

La terrasse a d'abord fonctionné épisodiquement au début des années 90, puis, lorsque l'auvent a été terminé, toute l'année. Pour les riverains habitant en contrebas, l'utilisation de la terrasse comme salle de restauration s'accompagne des bruits diurnes et nocturnes dus à l'affluence des touristes et aux musiciens qui

accompagnent le service, des odeurs provenant des cuisines, et surtout d'une décharge, faite de gravats de chantier et d'emballages divers provenant du restaurant.

Malgré des procédures engagées depuis 1997 par les riverains et par l'Association de défense de Montmartre (ADDM 18), la construction est restée en l'état, en dépit des procès-verbaux et des injonctions administratives.

Nettoyer le dépotoir

La mairie de Paris a refusé la demande de permis de construire déposée après coup pour régulariser la construction. Poursuivi devant le tribunal pénal, Henri Borde a été condamné en grande instance à 50 000 F d'amende.

Mais le tribunal ne s'est pas prononcé sur la destruction de la terrasse, seulement sur celle de l'auvent - qui est amovible. Il n'a pas été question de remise en état du site, encore moins d'astreinte. Et la mairie de Paris a renoncé à faire appel, sans pour autant régulariser la construction.

Maigre consolation pour les riverains, la préfecture de police a fait nettoyer le dépotoir en contrebas de la terrasse.

Un autre tribunal, statuant au civil en référé sur demande des riverains, a imposé la destruction de toutes les constructions concernées et la remise en état de l'espa-

ce vert, sous astreinte de 50 000 F par jour de retard. Mais le gérant du restaurant a fait appel. On attend le jugement sur cet appel vers la fin de cette année.

Espace vert protégé

Dernièrement, le restaurant *Chez Patachou* a fait de nouveau l'actualité dans la presse, à la suite de deux incendies qui se sont déclarés sur la terrasse, l'un en juin et l'autre fin août, endommageant une partie de l'auvent (toujours en place).

S'agissait-il, comme dans l'affaire de la paillote corse, d'une action visant à se substituer à la justice ? Les incendies étaient-ils l'œuvre de quelque riverain, d'un contestataire, voire d'un sicaire secret du maire de Paris ? Pas du tout. L'auteur des faits, un ancien employé, a été arrêté en septembre, en flagrant délit de cambriolage lors d'une troisième visite nocturne. Il s'agirait d'une vengeance : une fin de contrat prématurée, une sorte de licenciement qui l'aurait rendu furieux, expliquerait son geste.

Grégoire Hélon

1. Ce restaurant n'a rien à voir avec le cabaret que dirigeait naguère à Montmartre la célèbre chanteuse Patachou, et qui était situé ailleurs (rue du Mont-Cenis). Celle-ci a seulement vendu à M. Borde le droit d'utiliser le nom pour son enseigne.



Christian Adhin

Dans le Maquis de Montmartre

son" aux passants. L'association est née de l'opposition au projet du propriétaire du 3bis de la rue : celui-ci souhaite construire un immeuble, mais les riverains craignent que ce chantier ébranle le sous-sol, très pentu à cet endroit, et provoque des effondrements ou des inondations. Ils viennent donc de déposer (à nouveau) un recours en annulation contre le permis de construire.

C'est aussi autour d'un permis de construire que se battent les riverains du 56 boulevard Barbès : un permis de construire dont les clauses n'avaient pas été respectées par le promoteur. Celui-ci avait entrepris des travaux bien plus importants que ceux qui étaient autorisés. Après avoir bloqué le chantier, les riverains viennent de se constituer en association (association *le Cadran, le Briquet et les autres*, du nom des rues concernées). Ils voudraient que sur ce terrain on construise une école plutôt que des logements et des bureaux.

Repas de quartier

L'association de sauvegarde Cauchois - Marie Blanche, présente à l'angle de la rue Lepic et de la rue Constance, pétitionnait contre le projet de construction d'un immeuble et de parkings sur le site d'un ancien atelier. Elle a déjà recueilli 3 000 signatures.

Rue Ronsard et aux Abbesses, on s'était réuni autour de repas de quartier désormais traditionnels. SOS Abbesses racontait l'histoire du secteur pour rappeler le but du Collectif de sauvegarde : défendre le patrimoine et l'environnement montmartrois.

L'environnement, c'est aussi la préoccupation du "Pic Vert" qui s'était posé place Charles Dullin. Les Pirates, une troupe de théâtre de rue, ont bloqué la rue des Abbesses durant une vingtaine de minutes, histoire de rappeler comme il fait bon "vivre sans bagnole". Des panneaux rappelaient les propositions des Verts concernant les déplacements urbains et la place de la voiture en ville. Une cinquantaine de personnes ont partagé le repas, en face du théâtre de l'Atelier et dans une ambiance rythmée par un trio de percussionnistes, qui a eu vite fait d'attirer une bonne centaine de personnes.

Anne Farago

1. Il s'agit de : l'Association de défense de Montmartre et du 18e (ADDM 18), l'Association pour la défense de la rue d'Orchampt, l'Association des riverains du Maquis de Montmartre, l'association "le Cadran, le Briquet et les autres", l'Attributte, le Comité de sauvegarde Cauchois-Marie Blanche, le Pic Vert, SOS Abbesses.

MARQUAY

Jean-Pierre MARQUAY, FROMAGER

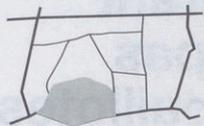
Produits fermiers de provenance directe
de petits producteurs

81, avenue de Saint-Ouen, 75017 Paris.

(métro Guy Môquet)

Tél. 01 46 27 59 68

Montmartre



Statue du Chevalier de la Barre : deux projets concurrents

Quand y aura-t-il à nouveau une statue du Chevalier de la Barre sur le socle qui se trouve dans le square Nadar ? Comme nous l'avons dit dans notre précédent numéro, la Commission des statues de la Ville de Paris, le 2 juillet, a donné un avis favorable au projet présenté par l'association *Le Chevalier de la Barre*, présidée par Mme Dutilh (et dont un des principaux animateurs est M. Boulmier, conseiller d'arrondissement MDC du 18e). Cette association déclare avoir réuni un peu plus de 144 000 F sur les 188 000 nécessaires à son projet.

Mais une autre association, l'*Association internationale du Chevalier de la Barre*, présidée par Mme Chacoux et dont le siège est... 7 rue du Chevalier de la Barre dans le 18e, présente un autre projet concurrent.

Elle voudrait qu'on refasse une statue semblable à celle qui existait dans le passé. Elle avait annoncé en mai qu'elle préparerait un dossier dans ce but. C'est pourquoi, nous affirme Mme Chacoux, la Commission des statues, tout en donnant un avis favorable le 2 juillet au projet de nouvelle statue présenté par Mme Dutilh, avait cependant émis des réserves,

attendant de voir l'autre dossier.

Ce dossier est prêt, il sera d'ailleurs présenté aux Montmartrois le dimanche 3 octobre sur un stand de la *foire aux associations*, place des Abbesses.

Mais cette association ne propose pas, contrairement à celle de Mme Dutilh, d'assurer elle-même la plus grande part du financement. «*Il serait normal que les pouvoirs publics prennent ce coût en charge*», nous dit Mme Chacoux.

Pourquoi deux associations rivales, avons-nous demandé à Mme Chacoux, alors qu'elles se proposent des buts très voisins ? Il semble que ce soit justement la question du financement qui ait provoqué, en 1996, la scission entre les deux groupes. Selon Mme Chacoux, le financement proposé par l'association de Mme Dutilh serait assuré par le canal d'une obédience maçonnique ; c'est ce à quoi elle se serait opposée.

Quoi qu'il en soit, la municipalité de Paris a déjà fait savoir que, pour sa part, elle n'était pas décidée à payer elle-même une nouvelle statue du Chevalier de la Barre. La question du financement semble donc devoir être essentielle.

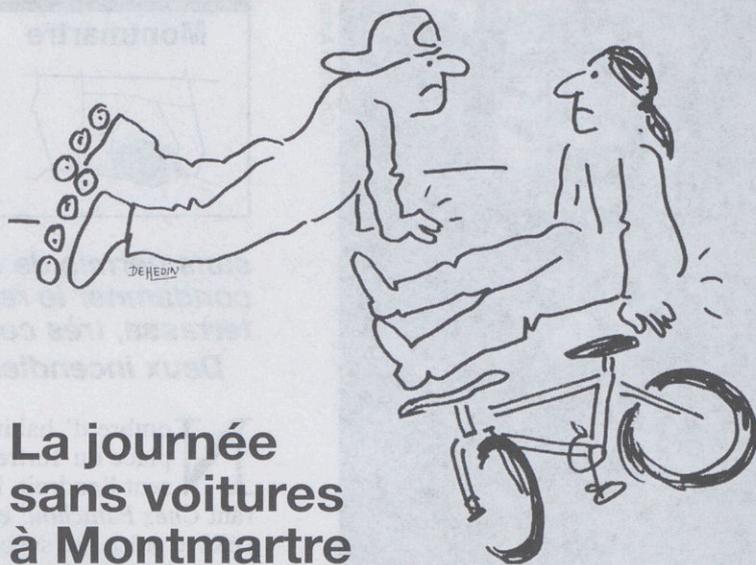
Trois Baudets : peut-être Aznavour ?

Quel avenir pour la salle qui abritait jadis le *Théâtre des Trois Baudets*, 2 rue Coustou ? La solution pourrait passer par Charles Aznavour. Le chanteur étudie en effet le projet d'une salle pour "les jeunes talents de la chanson française" et des contacts ont été pris avec lui.

Les *Trois Baudets*, ouverts en 1947 dans cette petite rue qui relie le boulevard de Clichy et la rue Lepic, ont vu les débuts de Mouloudji, Brassens, Brel, Guy Béart, Raymond Devos et bien d'autres. (Voir son histoire dans

notre n° 20.) Ce local a ensuite été occupé par une boîte de strip-tease, puis est revenu à la musique (rock) au début des années 90 sous le nom d'*Erotika*, lui-même fermé en 1997.

Cette salle de spectacle est en effet située dans un grand immeuble inoccupé depuis des années. Plusieurs projets ont été formés par la Ville de Paris pour son utilisation, aucun n'a abouti. Mais la remise en état de la salle de spectacle qui abrita les *Trois Baudets* n'est pas nécessairement liée au sort du reste du bâtiment.



La journée sans voitures à Montmartre

Comme l'an dernier, mais dans un périmètre plus étendu, Montmartre a été interdit aux automobiles dans le cadre de la *Journée sans voitures* de la Ville de Paris, mercredi 22 septembre.

La zone concernée était cette année la totalité du quartier de Montmartre tel qu'il est défini par le *plan d'occupation des sols*, c'est-à-dire entre les boulevards de Clichy et Rochechouart, la rue de Clignancourt, la rue Custine et la rue Caulaincourt (ces voies n'étant pas comprises). L'an dernier, le dispositif n'avait concerné que le haut de la Butte.

Une exposition de "véhicules propres" aux Abbesses

De nombreux policiers filtraient les véhicules aux entrées du quartier. Etaient autorisés à passer, exclusivement : le Montmartrobus, les taxis, les véhicules d'urgence (médecins, etc.), les voitures des habitants de la zone, les motos, et enfin les voitures électriques ou fonctionnant au GPL.

Le maire du 18e avait pris la précaution de distribuer à l'avance dans tous les immeubles de Montmartre une lettre expliquant

le dispositif afin d'éviter que les Montmartrois soient pris au dépourvu, entre autres les commerçants pour leurs livraisons.

La municipalité du 18e a profité de cette journée pour installer, de 16 h à 18 h, place des Abbesses, avec le concours du *Club du véhicule électrique*, une exposition de "véhicules propres" (voitures, scooters, vélos et patinettes...). Des élus se tenaient à ce stand pour faire le point sur les propositions du conseil d'arrondissement en matière de déplacement urbain - propositions sur lesquelles nous reviendrons dans notre prochain numéro.

Le préfet de police n'avait pas accepté d'interdire ce jour-là le stationnement des autocars sur les boulevards de Clichy et Rochechouart, ainsi que le demandait l'association des riverains. Ceux-ci ont donc décidé d'agir eux-mêmes pour faire respecter au minimum les interdictions de stationner en posant, comme ils l'avaient déjà fait plusieurs fois, des plots le long des trottoirs, notamment devant le lycée Jacques Decour. Ils ont également investi le terre-plein central, avec des bacs à fleurs et de la musique...

Si vous voulez nous aider, abonnez-vous !

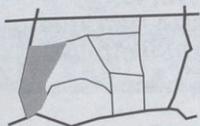
- Je m'abonne au 18e du mois : un an (onze numéros) : 130 F (19,82 euros)
- Je m'abonne et j'adhère à l'association des «Amis du 18e du mois» : 230 F (130 F abonnement + 100 F cotisation)
- Je souscris un abonnement de soutien : 500 F (130 F abonnement + 370 F cotisation de soutien)
- Abonnement à l'étranger : 150 F (22,87 euros)

(Cochez la formule que vous avez choisie.)

Nom : Prénom :

Adresse :

Découpez ou recopiez, et envoyez, avec le chèque libellé à l'ordre «Les Amis du 18e du mois», à l'adresse : Le 18e du mois, 57 rue de Clignancourt, 75018 Paris.



Magnum, n° 1 des agences photo, s'installe dans le 18e

L'agence Magnum Photo, dont les plus grands reporters-photographes depuis cinquante ans ont été membres, installe son siège français dans le 18e, près de la place Clichy.

Le siège parisien de Magnum Photo va déménager. Logé actuellement dans le 11e, dans un immeuble devenu mal adapté aux exigences actuelles de l'agence, il va s'installer dans le 18e, au 19 rue Hégésippe Moreau, dans une ancienne usine aux murs de brique, juste à côté de la Villa des Arts et pas très loin de la place Clichy.

Le déménagement était prévu fin septembre mais, compte tenu du retard pris par les travaux d'aménagement intérieur, il faudra probablement quelques semaines de plus.

Magnum, agence internationale, a toujours eu, depuis sa création, deux sièges : New York et Paris. Londres s'y est ajouté il y a dix ans.

Garder le contrôle de leurs images

L'agence Magnum, c'est quelque chose comme l'Académie mondiale de la photo de reportage. Etre admis à Magnum, c'est entrer dans le Saint des saints, et bien peu nombreux sont, parmi les grands noms du reportage, ceux qui n'en font pas partie ou n'en ont pas fait partie un jour ou l'autre.

Werner Bischof, Ernst Haas, Marc Riboud, Elliott Erwitt, René Burri, Dorothy Lange, Eugene Smith, Bruno Barbey, Don McCullin, Josef Koudelka, Gilles Peress, Bruce Davidson, Guy Le Querrec, Mary Ellen Mark, Raymond Depardon, Abbas (actuel président de Magnum), Sebastiao Salgado, Patrick Zachmann, Eugene Richards, Harry Gruyaert, pour ne citer que quelques noms parmi les plus illustres, sont ou ont été membres ou collaborateurs de Magnum. Excusez du peu.

Sans oublier, bien entendu, les fondateurs : Henri Cartier-Bresson, Robert Capa, David Seymour.

La préhistoire de Magnum commence un jour de 1934, dans l'autobus qui va de Montmartre à Montparnasse. Deux jeunes hommes, qui ne se connaissent pas, se font face ; le premier, un grand maigre, porte un Leica à l'épaule et c'est ce qui attire l'attention du second, encore plus maigre mais petit, l'air soufreux, avec de grosses lunettes. Le premier, c'est Henri Cartier-Bresson, l'autre c'est David Szymin, dit David Seymour, dit "Chim", un Polonais qui vit à Paris depuis 1931, et tous deux sont reporters photographes.

Quelques semaines plus tard, Chim présentera à Cartier-Bresson le troi-

sième mousquetaire, venu, lui, de Hongrie, un garçon très brun, aimant la rigolade, le jeu, les femmes et la photo, c'est Robert Capa. Ils resteront amis toute leur vie, jusqu'à la mort de Capa (en 1954, tué par l'explosion d'une mine en Indochine) et de Chim (en 1956, tué par un tir de mitrailleur au bord du canal de Suez).

Un jour de 1947, ces trois hommes se retrouvent au bar du *Museum of Modern Art* de New York. Dans les dix années qui viennent de s'écouler, où le monde a connu tant de bouleversements, ils ont affirmé leur maîtrise. Ils ont "couvert" ensemble la guerre d'Espagne. Ils ont couru tous les continents. Ils ont photographié la deuxième guerre mondiale. Ils sont célèbres, probablement les plus célèbres du monde dans ce métier à ce moment-là.

Ils ne veulent plus que leurs images soient utilisées sans qu'ils en gardent le contrôle, ils ne veulent plus dépendre des caprices d'un rédacteur en chef. Pour cela, ils décident de créer leur agence, et ce sera une coopérative. Ce sera Magnum. Un quatrième mousquetaire se joindra à eux, l'élégant Anglais George Rodger, qui a bouleversé les lecteurs avec ses images de la libération des camps de déportés en Allemagne.

Consacrer le temps qu'il faut

Une des premières décisions prises, ce fut de limiter le nombre des membres de Magnum à quarante, afin d'éviter que l'agence devienne une administration anonyme qui écraserait les individualités. Cette décision sera presque tenue jusqu'à maintenant : ils sont actuellement 43. Mais il faut y ajouter les "nominés", puis les "associés" (car on ne devient pas membre de Magnum du jour au lendemain, il y a des étapes à respecter).

Magnum n'a pas été seulement une façon, tout à fait nouvelle, pour les photographes de garder le contrôle de leur production à travers la structure coopérative. C'est aussi une autre

manière de travailler, en consacrant le temps qu'il faut à un sujet, sans être obligés de courir au jour le jour d'un événement à un autre.

Ainsi, il y a quelques années, l'énorme et magistral ensemble d'images réalisé par Salgado sur le travail humain à travers le monde (et qui a donné la matière de l'extraordinaire livre "La main de l'homme") a pris trois ans de la vie du photographe, de sa sociologue de femme et de quelques collaborateurs de l'agence.

Récemment, le plus récent des membres de Magnum, le Français Luc Delahaye (admis en juillet dernier), a passé trois mois en Russie pour en ramener le reportage publié ces derniers jours dans plusieurs magazines.

Cartier-Bresson racontait : «Chim, Bob (Capa) et moi nous ne parlions jamais de photographie, jamais de technique, de clichés "bons" ou "mauvais". Nous parlions de la vie, du monde – qui est plus intéressant.» Cette habitude s'est conservée, pour l'essentiel, au sein de Magnum. Et c'est peut-être justement, et paradoxalement, ce qui explique pourquoi cette agence est devenue, aussi, un extraordinaire creuset de recherche et de renouvellement stylistique. ■



Cartier-Bresson (ici au premier plan, photographié il y a quelques années à Paris) est le dernier vivant des fondateurs de Magnum.

Noël Monier

La rénovation du lycée Renoir

Le lycée technique Auguste Renoir de la rue Ganneron, spécialisé dans les arts appliqués et la photographie, s'il bénéficie de matériels de haute technologie, n'est pas gâté en revanche quant à ses locaux : installé dans trois bâtiments différents, situés des deux côtés de la rue (que les élèves doivent parfois traverser pour aller d'un cours à un autre), et en outre assez dégradés – surtout le plus récent, qui date de la fin des années 50. Quand il pleut, il arrive que l'eau ruisselle sur des murs à l'intérieur.

Le conseil régional l'a placé au premier rang de son plan de rénovation des lycées. 130 millions vont lui être consacrés, nettement plus que ce dont bénéficie généralement la remise en état d'un lycée. Les travaux, qui privilégieront les matériaux naturels et les économies d'énergie, seront achevés en 2004. Premières réalisations : la mise en conformité de l'atelier de céramique et celle de la sortie de secours.

Amis de la Nature : France-Sénégal

La Fédération de l'Union touristique des Amis de la nature, dont le siège se trouve 197 rue Championnet (voir le 18e du mois décembre 98), a accueilli fin août en France, pour un périple de treize jours, les responsables des Amis de la nature du Sénégal. Cette association, créée à Dakar en 1983, avait fait la connaissance des Amis de la nature français lors d'un congrès international en 1996, et les relations se sont poursuivies. La Fédération française va organiser trois voyages au Sénégal.

«Nous avons été séduits par le dynamisme et l'expérience de l'association sénégalaise. Elle est devenue incontournable dans le domaine de la gestion des ressources naturelles et de l'environnement au Sénégal», explique Janine Carnet, de la Fédération française des Amis de la nature. Les objectifs de l'une et l'autre association sont : faire aimer la nature à travers toutes sortes d'activités, séjours, sorties, la protéger contre les agressions, pollutions, etc...

Michel Germain

Impression Diffusion Graphique



L'imprimerie coopérative

au service de votre

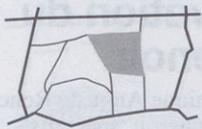
communication

de la conception à la diffusion
de tous vos documents,
un service complet
pour répondre à vos besoins.

4 bis, rue d'Oran - 75018 Paris

Tél. 01 42 58 17 18 - Fax 01 42 58 00 49

Simplon



Jardin Boinod : les plantations pas avant l'automne 2 000

Les politiques avaient évoqué la possible ouverture au printemps 2 000 du jardin Boinod, situé entre la rue Boinod, la rue des Poissonniers et la rue des Amiraux. Il faudra plus de temps que cela. Les procédures administratives légales imposent des délais, les rythmes de la nature aussi.

Le terrain sur lequel le jardin doit être aménagé est libre depuis le printemps dernier : les baraquements qui s'y trouvaient ont été abattus et les dalles de ciment ôtées. Les plans sont prêts (voir le 18e du mois mai 99). Mais il faut

d'abord que le Conseil de Paris autorise, par un vote, le maire de Paris à lancer un appel d'offres. C'était inscrit seulement à l'ordre du jour de sa réunion du 29 septembre.

Il faudra ensuite que les entreprises candidates pour effectuer les travaux déposent leurs dossiers, etc... Et quand les terrassements seront faits, il faudra attendre le moment propice pour planter les gazons, les buissons, les arbres : cela ne peut pas se faire en plein été. Ce sera donc, en principe (et si tout va bien) à l'automne 2 000...

La ligne de bus 302 desservira le quartier Simplon et la Goutte d'Or

Le prolongement de la ligne de bus 302 est enfin décidé formellement et le financement prévu. Cette ligne, qui actuellement relie La Courneuve (Six Routes) à la Porte de la Chapelle, sera prolongée jusqu'à la gare du Nord.

En direction de la gare du Nord, elle empruntera le boulevard Ney, puis la rue des Poissonniers jusqu'à la rue Ordener, puis elle tournera à gauche pour rejoindre la rue Stephenson (quartier de la Goutte d'Or), puis la rue Jean-François Lépine, la rue Marx Dormoy, la rue du Faubourg-St-Denis.

Dans l'autre sens, elle prendra, au départ de la gare du Nord, la rue du Faubourg-St-Denis, puis la rue de Jessaint, la rue Stephenson, la rue Ordener, la rue des Poissonniers, le boulevard Ney. Elle reprendra ensuite son itinéraire habituel vers Saint-Denis.

Des travaux sont nécessaires : entre autres, créer un couloir de bus rue de Jessaint, installer un feu rouge au carrefour Jessaint-Stephenson, supprimer le stationnement côté pair rue Stephenson, et surtout recalibrer et mettre à double sens la rue des Poissonniers entre Ordener et Championnet, avec élargissement des trottoirs et création d'emplacements de livraisons, etc... Les crédits nécessaires sont maintenant "actés".

Le prolongement de cette ligne permet d'améliorer la desserte en transports en commun du quartier Simplon, qui en avait grand besoin. La décision était prise en principe depuis longtemps, mais sa mise en œuvre tardait. Le conseil d'arrondissement du 18e avait voté avant les vacances un vœu pour que les procédures soient accélérées ; cela semble avoir été efficace.

Le prix littéraire de la Casserole

La Casserole, c'est depuis quarante ans un restaurant, 17 rue Boinod. Cela va être également l'intitulé d'un prix. L'Association des Amis de La Casserole, créée pour «défendre la gastronomie» mais aussi «l'environnement et la sécurité du quartier Montmartre-Clignancourt», et qui réunit des habitués de la maison, écrivains, comédiens, artistes..., va en effet décerner un Grand prix gastronomique pour couronner chaque année «le meilleur chroniqueur gastronomique de la presse francophone».

Il sera remis au lauréat le troisième mercredi de janvier et sa première édition aura lieu donc mercredi 19

janvier 2000. Le lauréat passera à la casserole, invité à déjeuner avec le jury au restaurant, et il recevra une œuvre d'un artiste de Montmartre.

Daniel Darthial, le chef et patron de La Casserole, ne se voue pas seulement à l'art culinaire : il quitte parfois ses fourneaux pour aller peindre en Normandie, ou alors faire du judo au Dojo de La Chapelle que dirige son ami Pierre Lecaër, par ailleurs sculpteur.

Jean Cathelin, secrétaire général de l'Association des Amis de la Casserole, qui est à l'initiative du prix, publie depuis 1991 *L'Iris Espace*, un bimestriel d'arts et lettres dont l'adresse est un peu plus loin dans la rue Boinod, au 47 bis.

L'écho des Parisiens dans le 18e

Depuis début septembre, les habitants de certains quartiers du 18e reçoivent dans leur boîte aux lettres un nouveau journal, *L'écho des Parisiens* avec un sous-titre *La Chapelle ou Montmartre*.

«C'est gratuit mais ce n'est pas un gratuit», précise l'un des fondateurs et directeur de publication, Gilles Jocteur-Monrozier. Explication : si la publicité (environ la moitié de la surface du journal) est la ressource exclusive de ce jour-

nal édité par la société anonyme Proxedit, l'information locale y est privilégiée. «C'est un projet qui n'obéit à aucune logique politique», indique-t-on.

Quatre éditions sont déjà diffusées dans les 9e, 10e et 18e arrondissements. Deux autres, dont une sur Clignancourt, devraient voir le jour d'ici fin octobre. *L'écho des Parisiens*, nous dit-on, devrait ensuite s'étendre à d'autres quartiers de Paris.

N.B.



"Coups de cœur", c'est le bon plan, le coin à découvrir, la boutique sympa... Cette rubrique n'a aucun caractère publicitaire.

Le goût si particulier des produits iraniens

Cette petite boutique, 36 rue de Clignancourt, mérite une place dans la liste des curiosités du 18e. Longtemps, on y a vendu seulement des pistaches importées d'Iran mais, depuis le 2 juillet, elle est remplie de bocaux multicolores ; les murs en sont tapissés. Cela donne au magasin un air de grossiste un peu déconcertant. Mais il est bien ouvert aux clients et l'on y est chaleureusement accueilli par Gass Gholan, frère d'Ismael le gérant, tous deux originaires de Shiraz, quatrième ville d'Iran.

On peut goûter alors aux mystérieux bocaux : pickles d'aubergines, échalotes, purée de légumes, cornichons, préparés selon une recette iranienne traditionnelle retravaillée.

La société familiale qui les produit a effectué des tests pendant deux ans pour trouver le goût très particulier de leurs produits. Les membres de cette famille sont producteurs depuis dix-sept ans en Iran.

Les produits sont «100 % naturels», cueillis à la main et la chaleur est le seul conservateur : en

Iran l'utilisation de conservateurs chimiques est interdite. Ils n'ont pas encore le très officiel label "bio" français mais ils en ont fait la demande. Le succès est grand, les produits se vendent déjà à Londres et en Allemagne, une commande vient même d'arriver de Los Angeles.

Depuis quelques jours les produits se sont diversifiés car viennent d'arriver d'étonnantes confitures de tomates, de carottes ou de cédrats. A goûter, d'autant que les produits iraniens sont rares dans le 18e. La communauté iranienne, assez peu nombreuses à Paris (25 000 à 30 000 personnes) se trouve traditionnellement plutôt dans le 15e arrondissement.

Cette boutique n'est pas originale que par son contenu, la décoration est elle aussi surprenante. Elle est l'œuvre de Gass, ancien footballeur professionnel et aussi peintre, venu en France en 1989 pour finir ses études aux Beaux Arts. Il expose ses tableaux dans la boutique, ce qui donne une bonne raison d'y entrer même si on ne veut rien acheter.

Sandrine Chastang

Au pain complet de Paris



Un lieu qui vous met le sourire en entrant. Une lumière jaune pâle éclaire l'authentique carrelage mural, des arcades sur la gauche et un appétissant étalage de vingt sortes de pains biologiques sur un grand support de bois. Dans cette boulangerie d'époque (datant de 1913), on fait le pain avec de la farine non traitée, du sel de Guérande, de l'eau purifiée (ça s'appelle de l'eau osmose), du levain, sans mettre aucune levure.

Citons quelques variétés rien que pour mettre l'eau pure à la

bouche : du pain tournesol, aux quatre blés, au lin, aux huit céréales, au sésame... Ici, l'accueil est très chaleureux, on évacue le stress en méditant devant les pains pour choisir, et surtout, personne ne talonne derrière parce que ça n'avance pas assez vite.

Du pain comme rarement on en mange, tellement bon qu'à lui seul il fait un repas... à déguster avec soin.

Philomène Bouillon

□ Au pain complet de Paris. 59 bis rue du Mont Cenis.

18^e

HISTOIRE

1914, le premier mois de guerre : une ville vidée de ses hommes

Dans les deux précédents numéros, nous avons raconté, à travers l'exemple du 18^e, comment en quelques jours, fin juillet 1914, la guerre s'était emparée de la France comme de toute l'Europe. Et comment, malgré les déclarations pacifistes des années précédentes, les hommes politiques (notamment les dirigeants socialistes du 18^e, Sembat et Cachin) s'y étaient ralliés à la quasi-unanimité...

Le 1^{er} août 1914, l'ordre de mobilisation générale est affiché sur les murs. Les passants s'attroupent. Peu de commentaires, peu d'attroupements, rapporte un témoin, Arthur Lévy¹ : « Les hommes s'interpellent. "Quel jour partez-vous ? – Moi demain. – Moi le quatrième jour. – Moi le neuvième jour." Et l'on échange un "Bonne chance" ! »

« En moins d'une heure, raconte H. Galli², la vie normale de travail fut suspendue. Les hommes mobilisables de toutes les professions abandonnèrent l'usine, l'atelier, le magasin et rentrèrent à la maison faire les préparatifs de départ. »

Le 2 août, une autre affiche : « Tous les étrangers, sans distinction de nationalité, pourront quitter le camp retranché de Paris avant la fin du premier jour de la mobilisation (le 2 août). » Ceux qui ne partent pas devront se faire délivrer un permis de séjour. « Les Allemands et les Austro-Hongrois, dès le deuxième jour de mobilisation, seront placés dans un lieu retranché pour être conduits ensuite dans un camp de concentration. »

Endormis en paix, réveillés en guerre

Le 2 août, les magasins, crémeries, brasseries, bijouteries dont les enseignes portent des noms à consonance étrangère sont saccagés, notamment les magasins de machines à coudre Singer et les laiteries à succursales Maggi (parce que c'est Maggi qui fabrique le bouillon Kub).

Albert Simonin, dans ses *Confessions d'un enfant de la Chapelle*³, raconte : « Nous nous étions endormis dans la paix, nous nous réveillâmes dans la guerre. Cela se traduisit rue Riquet par des galopades dans l'escalier, des vociférations de fenêtre à fenêtre, un bruit de vitrine effondrée... Une voisine vint avertir ma mère qu'on distribuait gratis, face à notre immeuble, le lait et le beurre de la boutique Maggi. (...) »

« De la boutique, plus une vitrine n'existait. La porte gisait au milieu de la rue, arrachée de ses gonds. Le meuble vitrine où étaient exposées les primes accordées à la clientèle fidèle avait été rapidement soulagé de ses tasses et de ses couverts. Deux costauds venaient de le sortir et l'emportaient vers la rue Buzelin. Les bidons ayant contenu le lait restaient vides, et ma pauvre maman, venue trop tard, battait en retraite, sa boîte à lait en fer émaillé à bout de bras. Deux malfrats bien connus, les frères Donroy, achevaient de démonter la cuve rectangulaire en cuivre de la tireuse. (...) »

« Des voisins se dirigeaient, encadrés de leurs femmes portant des paniers (...), vers la gare de l'Est... En bas, au 73, Joseph, le patron du tabac, avait rabattu ses volets et, coiffé d'un képi de sous-officier, servait, à comptoir ouvert et gratis, les passants de sa connaissance. Lui-même rejoignait Maubeuge, dans l'artillerie, la "lourde" précisait-il avec une détermination qui ne

1. "1914, août-septembre-octobre à Paris", édité chez Plon en 1917.

2. "La guerre à Paris", édité par Garnier en 1917.

3. Gallimard, 1977. Paru en poche chez Folio.



présageait rien de bon pour le boche.»

Le 2, le 3 août, des cortèges de mobilisés, en civil ou déjà en uniforme, venus des casernes parisiennes ou bien débarqués des trains de province, défilent dans les rues, vers la gare de l'Est qui prend l'allure d'un immense camp militaire, ou bien vers la gare de triage de la place Hébert où ils vont s'embarquer vers le front. Parfois des femmes ou des enfants accompagnent le groupe, pleurant ou portant des paniers de provisions. Quelques hommes chantent ou crient : « A Berlin ! »

L'Union sacrée ne se démentira pas

Les déserteurs sont extrêmement peu nombreux dans l'ensemble de la France, même si l'enthousiasme à partir n'est pas aussi général qu'on le dira par la suite.

Le fils de Jean Jaurès, qui n'a pas tout à fait encore 18 ans, demande et obtient son enrôlement. Même un homme comme Gustave Hervé, leader ce qui fut la tendance anti-militariste et révolutionnaire chez les socialistes, publie en éditorial de son journal *la Guerre sociale* le 2 août la lettre qu'il a écrite au ministre de la Guerre : « Malgré ma myopie et mes 43 ans, je suis encore capable de faire campagne. Comme, dans la guerre qui va éclater, la France semble avoir fait l'impossible pour éviter la catastrophe, je demande à être incorporé dans le premier régiment d'infanterie qui partira pour la frontière. » (Gustave Hervé, exclu du PS en 1916, évoluera ensuite vers l'extrême-droite.)

Et l'ancien anarchiste Almereyda (voir notre numéro précédent) invite dans *le Bonnet rouge*, le 3 août, à ranger aux archives l'Internationale

Les laiteries Maggi sont saccagées, comme d'autres magasins aux noms à consonance étrangère.

et le drapeau rouge et à ne chanter désormais que la Marseillaise. « La guerre actuelle est une guerre sainte, écrit-il. Notre cause, c'est la cause de l'indépendance des peuples, la cause de la liberté... » (En 1916 cependant, il affirmera son désaccord avec la poursuite de la guerre et cessera d'émarger aux fonds secrets. Il sera emprisonné en 1917 et mourra en prison.)

Ce qu'on appelle "l'Union sacrée" ne se démentira pas. Le 1^{er} août, à la Chambre des députés, Deschanel, qui préside, déclare que « l'Assemblée nationale ne compte plus d'adversaires, elle ne rassemble désormais que des Français ». Aucune protestation sur les bancs de la gauche. Le 3 août, jour des obsèques de Jaurès, le groupe socialiste vote à l'unanimité les lois sur les crédits de guerre, l'état de siège, la restriction des libertés de presse et de réunion.

Le 7 août est créé en Sorbonne le "Comité de Secours national" où se retrouveront côte à côte le secrétaire général de la CGT Léon Jouhaux, le leader de l'extrême-droite (Action française) Maurice Pujo, le rabbin Lévy, le pasteur Boegner, l'évêque Odelin, l'historien Lavisse, etc... Le 17 août, c'est encore à l'unanimité que le conseil municipal de Paris donne à l'ex-rue d'Allemagne le nom d'avenue Jean Jaurès.

Plus d'autobus, métros très rares...

En quelques jours, Paris se vide de ses hommes entre 18 et 40 ans. Un concierge de Montmartre a fixé sur la porte de sa loge la pancarte "Le concierge est dans l'escalier", mais il a rayé "dans l'escalier" et inscrit "sur le front". Aux

(Suite page 18)

devantures de quelques magasins s'étale la raison de la fermeture, "Patrons et employés sous les drapeaux, vive la France !" ou "Fermé pour cause de mobilisation". «Rue du Mont-Cenis, à la devanture d'un bistrot, on lit : "Le père Bidon est parti pour savonner les Boches".⁴»

Le préfet de police Hennion, ordonne la fermeture des théâtres⁵, des cafés après 20 h, des restaurants à 21 h 30. Il interdit les chanteurs de rue. Il supprime l'éclairage public la nuit.

Il n'y a plus d'autobus : réquisitionnés pour l'armée. Sur les lignes du Métropolitain et du

4. Ducasse, Meyer et Perreux : "Vie et mort des Français, 1914-1918".

5. Les théâtres rouvriront quelques semaines plus tard, mais sous le contrôle strict de la censure.

Nord-Sud (Porte de la Chapelle-Porte de Versailles), quelques rames seulement, à intervalles éloignés. Même chose pour les tramways. Souvent, las d'attendre aux arrêts parfois une heure, les usagers partent à pied. Les chevaux aussi ont été mobilisés, les livraisons dans les boutiques restées ouvertes se font difficilement.

Dans le département de la Seine, entre juillet et août, 71 % des ouvriers ont quitté leur travail.

Par la suite, progressivement, on verra les femmes prendre les emplois occupés auparavant par des hommes. D'abord dans les commerces et les services publics - dès 1915 des receveuses apparaîtront sur les plates-formes des tramways, en longues blouses noires serrées

à la taille, coiffées d'une calotte ou d'un bonnet de police, sacoche en bandoulière. «Il est assez nouveau, se souviendra Albert Lévy, de s'entendre dire "Merci" quand on paie le prix de sa place.» A la poste, où jusque là les femmes étaient cantonnées aux guichets, les premières "factrices" distribueront le courrier en 1917, payées 5,50 francs par jour.

Dans les usines aussi, spécialement les usines d'armement qui tournent à plein rendement, des femmes seront sur les machines. Cela aura des conséquences après la guerre : quand les hommes rentreront (ceux qui n'auront pas été tués), les femmes n'accepteront plus aussi facilement d'être cloîtrées à la maison. Cela marquera une étape dans

Dans la ville totalement désorganisée, la misère s'installe.

Trois acteurs du début de la guerre dans le 18e : ce qu'ils sont devenus

Trois des principaux acteurs du début de la guerre de 14-18 dans le 18e joueront, juste après la guerre, un rôle déterminant pour la suite de la vie politique en France. Après la révolution de 1917 en Russie (conséquence de la guerre en Europe), ils seront au centre des débats sur la question : la gauche française doit-elle adhérer à l'Internationale communiste organisée par Lénine ? Résumé de leurs biographies :

• Jules Lepetit : disparu en mer Baltique

De son vrai nom Louis Bertho, terrassier, anarchiste, il a refusé de faire son service militaire. Recherché par la police comme insoumis, il vit sous la fausse identité de Jules Lepetit et change très souvent d'adresse par crainte d'une arrestation. On le trouve en 1912 au 25 de la rue de la Goutte d'Or, qu'il quittera ensuite pour le 16e, le 13e, le 19e, Bagnolet... Cela ne l'empêche pas de devenir secrétaire du Syndicat des terrassiers, puis un des principaux dirigeants de la Fédération CGT du Bâtiment.

En 1917, il sera arrêté au siège du *Libertaire*, rue d'Orsel, pour publication d'un numéro clandestin contre la guerre. Il fait deux ans de prison, est libéré en avril 1919.

A cette date-là, à la suite de la révolution bolchevique de 1917 en Russie, la révolution est à l'ordre du jour dans toute l'Europe : révolte spartakiste en Allemagne, république des soviets de Hongrie, grandes grèves de caractère insurrectionnel en Italie, en Espagne, en France, etc... Lepetit participe à la création en France d'un *Comité pour la 3e Internationale*, qui regroupe des socialistes ou d'anciens socialistes très critiques envers leur parti, des intellectuels de gauche, des syndicalistes révolutionnaires, des anarchistes. Lénine, qui à ce moment-là juge le Parti socialiste français trop compromis avec la bourgeoisie, favorise cette tentative de création d'une force politique révolutionnaire.

En 1920, une délégation de ce Comité, formée de Lepetit, Vergeat, autre syndicaliste, et du philosophe Raymond Lefebvre, part assister à Moscou au congrès de l'Internationale communiste. Contrairement à Cachin et Frossard, qui y sont les délégués officiels du Parti socialiste, Lepetit, Vergeat et Lefebvre n'ont pas obtenu de visas pour traverser l'Allemagne, et ils voyagent clandestinement.

A Moscou, déception : en 1920, la vague révolutionnaire, vaincue partout (sauf en Russie), reflue ; Lénine a donc changé de stratégie, il mise sur le long terme et a décidé de favoriser les contacts avec les partis socialistes institués. Le congrès de l'Internationale accueille avec les honneurs Frossard et Cachin et relègue Lepetit, Vergeat et Lefebvre à l'arrière-plan.

Ces trois hommes, après le congrès, tentent de rentrer en France par la mer Baltique et s'embarquent sur un bateau de pêcheurs. C'est là qu'ils disparaissent, dans des conditions restées mystérieuses.

• Marcel Sembat : un des fondateurs de la SFIO

En 1893, Marcel Sembat a été élu pour la première fois député des Grandes-Carrières, dans le 18e. Il avait 31 ans. Il devait être constamment réélu par la suite dans cette circonscription.

Journaliste, socialiste depuis l'âge de 22 ans, franc-maçon, anticlérical, Marcel Sembat a été élu sur un programme combatif : suppression de la Présidence de la République, mandat impératif aux élus (ceux-ci pouvant être révoqués s'ils s'écartent du programme sur lequel ils ont fait campagne), émancipation civile et politique des femmes, séparation de l'Eglise et de l'Etat, nationalisation des mines, des chemins de fer, de la Banque de France et de tous les monopoles capitalistes, impôt progressif sur le revenu...

Cependant, de tempérament, Marcel Sembat est un homme porté à la conciliation. Fin, raffiné, volontiers gouailleur, brillant



causeur dans les salons, c'est un amateur d'art. Sa femme, Georgette Agutte, est un bon peintre ; elle est une des figures du "fauvisme", ce mouvement artistique qui prône la couleur pure.

Au début du siècle, le mouvement socialiste est divisé en quatre ou cinq partis qui se querellent souvent. Adhérent du *Parti socialiste révolutionnaire* (PSR) d'Edouard Vaillant, Marcel Sem-

bat milite pour la réunification - qui se fait en 1905 au cours d'un congrès où il préside trois séances sur six. Il devient un des principaux dirigeants du Parti.

Ministre en 1914, il soutiendra jusqu'à la fin de la guerre la politique "de défense nationale".

En décembre 1920, au congrès de Tours, est posée la question de l'adhésion du Parti socialiste français à la 3e Internationale créée par Lénine. Marcel Sembat est, avec Blum et Jean Longuet (petit-fils de Karl Marx), un des leaders qui combattent cette adhésion.

Mais ils sont minoritaires. C'est la scission : alors que la majorité de l'ancien Parti socialiste forme le Parti communiste, les minoritaires créent la SFIO.

Marcel Sembat meurt à 61 ans, en 1922, d'un cancer. Sa femme, Georgette Agutte, décide de ne pas lui survivre et se suicide quelques jours plus tard.

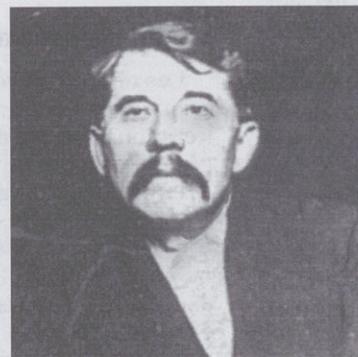
• Marcel Cachin : un des fondateurs du Parti communiste

Contrairement à la légende, Marcel Cachin n'a jamais été instituteur. Né en 1869, fils d'un gendarme breton, il fait des études de philosophie à Bordeaux, mais son militantisme politique dans le *Parti ouvrier français* de Jules Guesde lui vaut de perdre sa bourse d'agrégation. Il gagne sa vie en donnant des cours particuliers, mais consacre l'essentiel de son activité au parti, dont il devient bientôt permanent. C'est un homme de culture, doué d'une plume brillante.

Après le congrès de fusion de 1905, le voici délégué à la propagande du Parti socialiste, puis rédacteur en chef de *l'Humanité* (dont Jaurès est le directeur).

Il s'installe à la Goutte d'Or où il habite 4, rue Ordener, et dont il devient conseiller municipal en 1912, député en mai 1914.

Pendant la guerre, il est direc-



teur de *l'Humanité*. Une anecdote : en 1915, Cachin se rend à Rome afin de persuader les socialistes italiens d'agir pour que l'Italie entre en guerre contre l'Allemagne. Parmi les dirigeants socialistes italiens qu'il rencontre figure... Benito Mussolini, à qui Cachin remet un million de francs provenant du ministère français des Affaires étrangères.

Après la guerre, lorsque se pose la question de l'adhésion à la 3e Internationale, le Parti socialiste français envoie en 1920 à Moscou, au congrès de cette Internationale, deux de ses principaux dirigeants pour s'informer : le secrétaire général Ludovic-Oscar Frossard, et Cachin. A leur retour, ils se prononcent pour l'adhésion. Ils emportent une large majorité au congrès de Tours en décembre 1920.

Dès lors, Marcel Cachin sera, jusqu'à sa mort en 1958, un des principaux dirigeants du Parti communiste, fidèle à celui-ci et à l'URSS dans tous leurs choix, tous leurs tournants politiques, y compris lorsque cela le conduit en prison en 1926 pour son action contre la politique coloniale au Maroc, y compris aussi en 1937 lorsqu'il assiste à Moscou aux grands procès staliniens...

le très long combat de l'émancipation féminine. Mais en août 1914 on n'en est pas encore là. Lorsque les entreprises ne sont pas fermées du fait du départ des salariés ou du patron, elles tournent au ralenti à cause de la désorganisation. En quelques jours, la misère s'installe.

Remettre en état les fortifications

D'autant que les nouvelles du front sont très mauvaises. Il y a des morts, nombreux. La guerre n'est pas fraîche et joyeuse comme on l'avait annoncé. Dès le début aussi, il y a des hommes fusillés pour refus d'obéissance⁶.

Presque tout de suite, le front français est enfoncé par les troupes allemandes. Le 28 août, Longwy capitule. Le 29, les Allemands sont sur la Somme, le 30 sur l'Oise. Le 3 septembre, ils sont à 40 kilomètres de Paris. Va-t-on revivre le cauchemar que fut le siège de Paris en 1870, avec la famine ?

Le général Gallieni, nommé gouverneur militaire de la capitale le 27 août, décide de remettre en état les fortifications, bien qu'il sache qu'avec les progrès formidables de l'artillerie elles ne constituent plus une protection très efficace. Il faut couper la végétation qui avait envahi les talus et les glacis, raser des maisons construites illégalement en zone militaire, construire des chicanes et des murs de brique aux portes, créer des ouvrages intermédiaires entre les bastions pour y installer des canons, des stations de tir contre aéronefs, etc.

Pour réaliser ce programme en quelques jours, il lui faut une abondante main d'œuvre. Il a l'idée de s'adresser aux syndicats. Le député socialiste indépendant Paul-Boncour, ancien ministre du Travail en 1911, mobilisé à l'état-major du général, est chargé de la mission. En uniforme de lieutenant de la territoriale, il se rend à la Bourse du Travail où il rencontre les dirigeants de la Fédération du bâtiment et du Syndicat des terrassiers.

Les dirigeants syndicaux ne sont pas hostiles à l'idée d'envoyer les ouvriers sur les chantiers des fortifs, pour protéger Paris. «*Mais à quelles conditions ? - Tarif syndical.*» Les ouvriers seront nourris par l'intendance militaire.

L'accord se fait. Dans les baraquements édifés en hâte au nord du quartier Clignancourt, quelques centaines d'ouvriers, le soir après le travail, se retrouveront sous la direction des responsables syndicaux. Parmi ceux-ci, l'anarchiste Jules Lepetit, un familier des bureaux du *Libertaire* à Montmartre, et qui est en réalité un insoumis. Certains soirs, à deux pas des cantonnements militaires, on y chante l'Internationale.

Le 3 septembre, le gouvernement quitte la capitale pour Bordeaux. Gallieni l'annonce par une affiche, un appel aux Parisiens pour galvaniser les énergies. Il est interdit de quitter Paris en auto. Pour ceux qui veulent s'enfuir, Gallieni a fait prévoir quelques trains⁷. Il fait organiser le relogement des habitants des quartiers proches des fortifications qui voudront quitter leur domicile par crainte des bombardements des canons allemands.

Cela, heureusement, ne servira pas. Plutôt que de mettre le siège devant Paris, l'armée allemande préférera tenter un contournement vers le sud, afin de couper en deux l'armée française. La manœuvre échouera, grâce à une offensive française : c'est la bataille de la Marne, tournant de la guerre, et le fameux épisode de la mobilisation, par Gallieni, de 450 taxis parisiens pour transporter sur le front des troupes et des munitions.

En guettant le "Taube"

Pour terminer, un épisode tragi-comique : l'histoire du *Taube*. Le *Taube*, c'est un modèle d'avion allemand. Il apparaît dans le ciel de Paris vers la fin août, trompant les défenses anti-aériennes. Le 30, il lâche une bombe, qui tombe rue des Vinaigriers (10e), tuant une vieille femme. Il revient les jours suivants, toujours vers 5 heures du soir. Les Parisiens s'y sont habitués, ils le guettent aux fenêtres ou dans la rue. Les talus des fortifications à Clignancourt sont envahis par une foule curieuse et narquoise qui attend le *Taube*. «Il ne vient pas ! - Quoi ? On s'est dérangés pour rien ?»

L'avion apparaît, mais volant très haut, difficile à voir. Des gardiens de la paix braquent leurs pistolets vers lui, racontera Arthur Lévy. Un Tatarin tire en l'air avec son fusil de chasse. Un gamin lance : «Eh toi là-haut ! Lâche ta bombe, qu'on aille dîner !»

Quatre ans plus tard, les avions allemands ne provoqueront plus la même hilarité, et les bombes qu'ils lâcheront sur Paris feront davantage de dégâts. Car, fait nouveau, la guerre de 1914 aura vu l'aviation devenir une des armes les plus efficaces. Encore quelques années et elle sera le formidable outil de destruction massive de la deuxième Guerre mondiale.

Noël Monier

6. Contrairement à ce que l'on croit généralement, ce n'est pas en 1917 mais en 1915 que les soldats condamnés pour refus d'obéissance sont les plus nombreux.

7. En tout, du début d'août au début de septembre, un million de Parisiens ont fui la ville.

En septembre, les troupes allemandes sont à 40 km de Paris.

Porte de Clignancourt, on s'emploie à construire des barricades.

Les terrassiers recrutés pour travailler aux fortifications sous le contrôle des syndicats chantaient l'Internationale à deux pas des postes militaires...



Made in Taiwan, le dernier polar made by Marc Villard

Made in Taiwan : le titre est trompeur, car le dernier polar de Marc Villard (comprenant quatorze nouvelles) se déroule entre Barbès et Ostende en passant par la Picardie... Ça parle encore et toujours de paumés, floués, rejetés, exclus.

Quatorze nouvelles, et deux seulement sont situées dans nos quartiers : *Rue Myrha*, l'histoire d'un petit camé qui tue bêtement le papa de son dealer, et *Rachid*, l'histoire d'un gosse témoin d'un incendie aussi criminel qu'immobilier. Cependant, dans plusieurs autres passent des flashes sur ce 18e où l'auteur a déjà fait se dérouler plusieurs de ses précédents romans.

Fulgurance de l'écriture, noire comme le péché et rouge comme le sang, personnages à la dérive campés d'un trait acéré : Marc Villard est un maître du style mais... pourquoi les rues autour de Barbès ne sont-elles peuplées que de putes et de malfrats, tous drogués sauf peut-être les dealers ? Pourquoi donc ne peut-on être qu'un loser déjanté quand on s'appelle Mouloud, Khaled ou Boubacar ? D'accord, c'est la loi du genre, mais quand même... ras-le-bol les clichés !

□ Editions Rivages noir. 178 pages. 48 F.

Edouard et Julie c'est pour la vie, amours juvéniles entre Clichy et Barbès

Ils ont quinze ans peut-être et ils s'aiment, lui le petit Martiniquais et elle sa «Perle» aux yeux bleus, Edouard et Julie c'est pour la vie. Mais, un jour, elle rompt brusquement, juste un petit mot méchant. Est-ce fini pour la vie ?

Edouard et Julie c'est pour la vie, roman d'amour pour adolescents, est écrit à deux voix par deux auteurs : Alain Korkos qui raconte l'histoire vue par Edouard, puis Jeanne Benameur qui reprend le récit côté Julie. Le premier privilégie le merveilleux aux couleurs du souvenir des Antilles et l'intervention d'une vieille enchanteresse créole pour réconcilier les tourtereaux. La seconde préfère le réalisme intimiste mais l'amour triomphe aussi de tous les doutes.

C'est frais et charmant comme les amours juvéniles et c'est situé résolument dans le 18e entre le carrefour Barbès-Rochechouart où habite Julie et la place Clichy où Edouard erre comme une âme en peine. On retrouve la description précise des lieux et de leur couleur, même si les deux ados fréquentent un collège rue Damrémont où... il n'existe pas de collège !

□ Editions Thierry Murger. 74 pages. 43 F.

M.P.L.

Les Tamouls en France : un livre de photos

L'immigration tamoule en France a beaucoup progressé au cours des dernières années, du fait de la situation de guerre existant au Sri-Lanka.

Jean-Michel Delage, photographe, collaborateur du *18e du mois*, a pendant trois ans réalisé des centaines d'images des Tamouls en France. Il en tire un livre, *Vanakam, les Tamouls sri-lankais en France*, qui verra le jour au premier trimestre 2 000 (éditions Somogy). Instants de vie d'une communauté peu connue, à travers soixante superbes photos accompagnées d'un texte.

Ce livre est édité en souscription. Vous pouvez le réserver jusqu'au 30 novembre, au prix de 155 F (prix public après parution : 195 F). Renseignements : 01 42 43 38 11.

Yves Martin : il est mort, le poète

On ne le verra plus marcher rue Marcadet ou rue Custine, d'un pas de plus en plus difficile au fil des années. Yves Martin, qui avait intitulé un de ses recueils *le Marcheur*, est mort.

Ces derniers mois déjà, les voisins – qui ne savaient pas forcément qu'il était un grand poète, mais dont beaucoup connaissaient sa silhouette, ses petits yeux vifs, ses immenses rouflaquettes – ne le voyaient plus. Il avait été hospitalisé. Cela n'étonnait personne : il était gravement malade, depuis longtemps, tout le monde s'en était aperçu tant il avait, depuis quelques années, maigri, tant sa peau avait pris une teinte cireuse...

Il était né en 1936, à Villeurbanne, d'une mère flamande et d'un père bourguignon, venu à Paris pour y terminer ses études après avoir fait le mur d'un collègue de jésuites.

Dans son premier livre publié, *le Partisan* (1964), roman-poème très impressionniste, il décrit l'arrivée à Paris d'un jeune homme venu de province.

C'est un récit de fiction, bien sûr, mais comment ne pas y trouver des souvenirs personnels, par exemple lorsqu'il raconte comment, dans le car qui l'emporte vers la capitale, il rencontre une jeune fille.

«*Ce qui m'émut le plus, ce fut sa nuque / Frêle, faite pour les brèves pendaisons (...) / Lorsque tu te rassis, j'aperçus tes épaules sous ton chemisier...*» Et il lui demande : «*Vous habitez Paris, c'est bien vrai / J'ai besoin de savoir, y a-t-il des fleurs aux fenêtres / Et les pucelles sont-elles roses comme les aubes de mon pays ?*»

C'était une belle chambre.

Quelques-unes des caractéristiques qu'on trouvera dans toutes les œuvres d'Yves Martin sont déjà là : l'émotion que suscitent en lui les corps, exprimée sans aucune fausse pudeur, et ce goût irrépressible pour les femmes, spécialement les jeunes femmes.

«*J'ai toujours habité le 18e depuis que je suis à Paris*, confiait-il en 1995 au *18e du mois* (n° 7), *excepté une escapade dans le 12e pour des raisons économiques.*»

Il gagnait sa vie en travaillant comme clerc de notaire, travail qu'il n'aimait guère mais qu'il accomplissait sans révolte. La vie commençait à la sortie du bureau. En 1968 il s'installe dans un hôtel meublé, 19 rue Ordener, où il restera onze ans. Un de ses poèmes l'évoque, celui qui ouvre *le Marcheur* (1972) :

«*Un jour il dira : c'était une belle chambre. La rue savait se donner. Au carrefour Quatre bistrots tenaient des propos un peu crus. Les deux autres sentaient le mousseron, la lessive.*

«*Mes livres étaient entassés. Des bestioles oubliaient partout leurs lunettes A chaque fenêtre, il avait su croire à la beauté. Il n'avait jamais été aussi pressant avec le mystère. Il était content, until habitait cette maison. La femme nue l'avait été plus encore. Ce restaurant, meilleur qu'il aurait pu le croire. Qui aurait imaginé le visage de ce vin ? (...)*»

Dans un poème dédié «à la mémoire de Francis Carco», il évoque aussi Barbès, le métro, la fête foraine qui se tenait alors chaque année sur le boulevard Rochechouart :

«*Ne passez jamais sans saluer le vent de Barbès, ses rails, ses lumières souillons, / La bâtisse à deux*

Le poète Yves Martin, habitant du 18e depuis plus de trente ans, d'abord rue Ordener puis, ces vingt dernières années, rue Marcadet, est mort le 6 septembre dans une clinique de St-Ouen-l'Aumône.

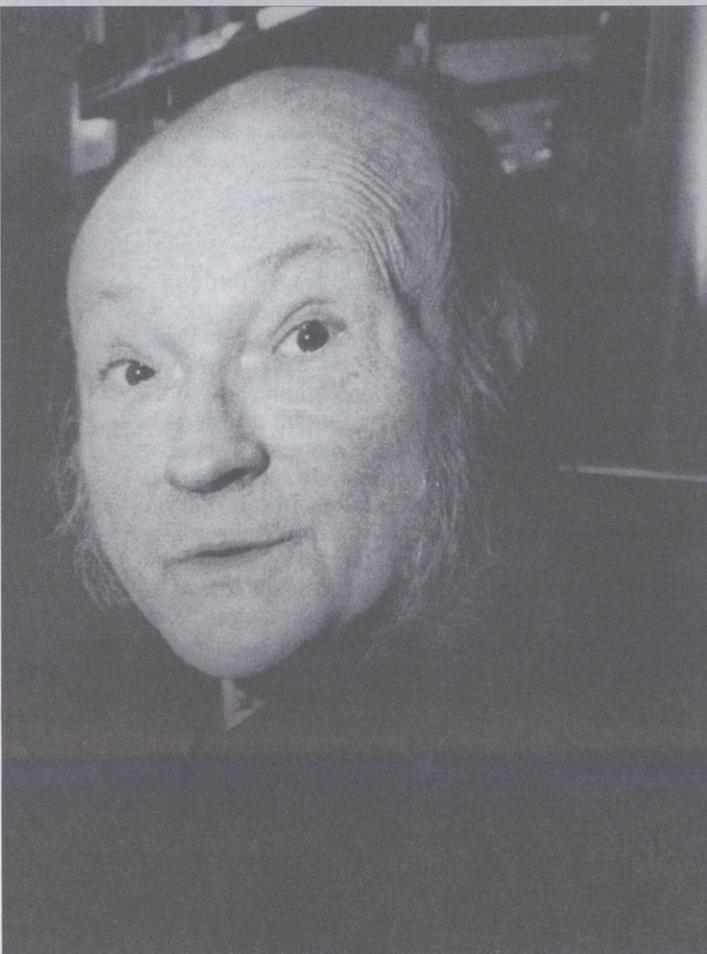


Photo Thierry Nectoux

étages qui fait semblant d'abriter l'armée du salut. / Les chats horlogers, babines de rhum, sont prêts à bondir, / Les jeunes filles aussi, pourtant calmes comme des tablettes de chocolat.

«*Les loteries n'ont pas disparu. / Croisez un signe dans l'air. / Joies tamponneuses, vous m'éparpillez. / Le scenic railway se poudre aux avalanches...*»

Les films des Marx Brothers

Il a vécu ensuite vingt ans au 166 rue Marcadet. «*Chacun se crée, vis-à-vis de son environnement, une mythologie personnelle*, nous disait-il. *La mienne, je l'ai exposée dans presque tous mes livres. Ce sont des rapports de joie ou de souffrance personnelle. (...) On ne peut pas dire que la rue Marcadet, tout en enfilade, soit une rue extraordinaire.*

Les livres d'Yves Martin

Yves Martin a publié une trentaine de livres. Notons :

- *Le Partisan* et *le Marcheur*, réédités en poche en 1996 dans le même volume, éd. de la Table Ronde, collection "La petite vermillon".
- *Manège des mélancolies* (poésies inédites, 1946-1990), éd. de la Table Ronde (1996).
- *L'Enfant démesuré*, éd. Le Tout sur le tout (1983).
- *Vision d'Anvers*, éd. Le Tout sur le tout (1987) (avec en exergue cette phrase : «*Peut-on laisser Paris seul, lui si imprudent sur le choix de ses amoureux ?*»)
- *Mes prisonnières*, roman, éd. Zulma (1993)

Mais j'y suis attaché. Cela finit par être comme un chat et sa fourrure. » Le chat était son animal emblématique.

C'était un passionné de cinéma. Il faisait partie, avec son ami Bernard Martinand et avec Bertrand Tavernier, de l'équipe qui a créé le *Nickel Odéon*, une salle de la rue des Ecoles qui passait notamment de vieux films américains, parmi lesquels, très souvent, des Marx Brothers. Il était l'auteur d'un livre sur *Le cinéma français 1946-1966*, que d'ailleurs il ne mentionnait plus dans la liste de ses œuvres, semblant l'avoir renié. Un autre de ses livres, *les Rois ambulants*, évoque de façon poétique des salles de cinéma spécialisées (cinéma fantastique, cinéma porno...) aujourd'hui disparues.

Je suis un Pigalien

Son lieu de prédilection, nous confiait-il, c'était Pigalle. «*Je suis un Pigalien. J'aime la vie noctambule. Je suis non pas un homme de bistrot mais un homme de bar, comme l'a été le réalisateur Jean-Pierre Melville, avec le champagne, les filles, les passes. Avant, j'étais relié au tonneau. Maintenant, je ne bois plus pour des raisons de santé, c'est dommage mais c'est comme ça. J'ai longtemps été grand amateur de péripatéticiennes, un "micheton" qui a eu des rapports d'amitié forte avec certaines d'entre elles et ne s'en cache pas. C'est un monde que j'aime.*»

A vrai dire, il a tout aimé du monde. Il était constamment à l'affût des sensations, qu'il couchait dans ses livres comme des fleurs dans un herbier, y compris les plus ordinaires qu'il transfigurait, un rai de lumière, le goût du vin ou celui des frites, l'image d'un passant – ou d'une passante – entrevue furtivement, l'écho d'un éclat de rire, les confidences d'un vieux cycliste («*A soixante-douze ans, les jeunes n'ont qu'à bien se tenir.*») qui parle de Pélissier et Lapébie («*Ces gars-là vous grillaient une course / Aussi sec qu'on enlève un matou d'une chaise.*»)...

Mais les dernières années, la tonalité se faisait plus souvent sombre, à cause de la maladie, peut-être aussi de l'abandon de certains amis. La mort apparaît. «*La flèche du métro Lamarck vibre, / La mort s'est posée plus loin, / Sur l'acacia à droite du garage Citroën...*» (dans "Mélange des mélancolies"). Le recueil pour lequel il obtient en 1991 le Prix Apollinaire s'intitule "*La Mort est méconnaissable.*"

Mais les dernières années, la tonalité se faisait plus souvent sombre, à cause de la maladie, peut-être aussi de l'abandon de certains amis. La mort apparaît. «*La flèche du métro Lamarck vibre, / La mort s'est posée plus loin, / Sur l'acacia à droite du garage Citroën...*» (dans "Mélange des mélancolies"). Le recueil pour lequel il obtient en 1991 le Prix Apollinaire s'intitule "*La Mort est méconnaissable.*"

Brocanteur de l'angoisse

Il écrit : «*Je suis un brocanteur de l'angoisse.* » Les jeunes femmes, il fréquente les peep-shows pour les découvrir, et «*Je crois enlever mes vêtements / Erreur : mes entrailles !*» Les errances nocturnes tournent au cauchemar.

Il évoque l'hôpital, «*le chirurgien, un peu Rod Steiger*» et «*La surveillante avec sa cocarde. / Un peu l'Etrangleur de Boston / Qui à chaque nouvelle victime / Coche au revers de sa veste / Une pointe d'allumette.*»

La vie, dont il fut l'amoureux, «*a perdu son nom, / Rongé comme par un cheval un béret.*» Il ne contrôle plus son corps : «*Monsieur, un panaché bien blanc. / Question de vie ou de mort. / Boire avec douceur comme on prend une tulipe. / Loupé, je tremble.*»

André Constant

Théâtre, danse

Au Tremplin Théâtre

Le journal d'un fou
d'après Gogol

Fou, complètement fou, ce petit fonctionnaire de la Russie tsariste qui entend parler les chiens – surtout le chien de la jeune femme dont il est amoureux, amoureux fou, et sans espoir : elle est la fille de son directeur. Bien trop haut dans la hiérarchie sociale, mais tout à fait à sa portée dans sa hiérarchie imaginaire : n'est-il pas devenu roi d'Espagne à force de rêves dans l'univers étriqué de son bureau et de sa chambre étroite ?

Ce beau texte du grand écrivain russe Gogol (1809-1852) nous emporte avec tristesse, tendresse et humour dans une traversée de la folie ordinaire. Interprété par Thierry Jozé, jeune comédien plein d'enthousiasme, dans la mise en scène inventive d'Olivier Costa, cette pièce a connu un franc succès lors de ses représentations au Guichet Montparnasse. Son intimisme convient aux petits espaces clos. Le Tremplin Théâtre devrait lui réussir.

R.P.

□ 39 rue des Trois Frères.
01 42 54 91 00. Jusqu'au 31 octobre, de mercredi à samedi 20 h 30, dimanche 16 h.

Lavoir moderne parisien

Mémoires d'un rat
d'après Pierre Chaîne

C'est en 1917, en pleine guerre, que Pierre Chaîne a écrit ces *Mémoires d'un rat* pour conjurer l'horreur : un poilu dans sa tranchée capture un rat, le baptise Fernand, l'habille de bleu horizon et vit avec lui. Ensemble ils connaissent les manœuvres, l'amour, les permissions, et la peur et encore la peur dans l'enfer de Verdun... Christine Bussièrès a adapté ce texte, Alain Stach le joue.

□ 35 rue Léon. Jusqu'au 28 octobre, du mardi au jeudi 18 h 30. Tél. 01 42 52 09 14.

■ **Le gentleman vagabond**, par et avec Alexis Sellam, à l'*Alambic*. Un vieil artiste déchu jongle avec son passé qui le connecte avec ses poèmes mais aussi avec des textes et des chansons célèbres, *Tu te laisses aller* d'Aznavor, *Le menteur* de Cocteau, *Les vieux* de Brel, etc... (12 rue Neuve de la Charbonnière. 01 42 23 07 66. Du 7 oct. au 25 nov., les jeudis 20 h 45.)

■ Egalement à l'*Alambic* : **Mise en pièce**, un assemblage

Au Théâtre
des Abbesses

Noces de sang, de Garcia Lorca

● Mise en scène d'Omar Porras-Speck, avec la Compagnie du Teatro Malandro.

Noces de sang, c'est une histoire d'amour, de vengeance et de meurtre. Le couteau est là dès les premières répliques. Et c'est sur lui que la pièce s'achève :

«Il tient à peine dans la main, / Mais il pénètre froid / Dans les chairs surprises / Et s'arrête à l'endroit / Où tremble enchevêtrée / La racine obscure des cris.»

Rien de plus simple, de plus linéaire, que la façon dont est conduit le récit, inspiré d'un fait divers villageois qui bouleversa l'Espagne. Dès le début, le drame est en marche et, on le sait, il avancera pas à pas, implacablement, jusqu'au dénouement, jusqu'à la mort.

Pourtant, malgré cette extrême simplicité de la construction dramatique, peu de pièces sont aussi difficiles à monter, à cause du passage incessant de la prose au texte poétique, de la poésie au chant. *Noces de sang* est à la fois une pièce réaliste, décrivant avec précision une situation sociale dans laquelle les personnages sont enfermés, et une féerie – où l'on voit intervenir un acteur qui est la Lune, la lune qui éclaire les amants dans la forêt nocturne où on les pourchasse, une vieille mendicante qui est la Mort et qui regarde le fiancé avec désir : «Le beau gars ! Tu serais encore plus beau endormi...»

Une pièce sous le signe de l'œillet et du rossignol, deux des mots préférés du poète Lorca, l'œillet couleur du sang, le rossignol qui chante dans la nuit.

Le souvenir des coplas flamencas

Federico Garcia Lorca avait 35 ans lors de la première représentation de *Noces de sang*, en 1933. Il avait auparavant parcouru l'Espagne pour recueillir les anciens *romanceros*, il s'était passionné pour le flamenco et, d'une façon générale, pour les sources populaires de la poésie. Ses recueils s'appellent *Poèmes du cante jondo*, *Romancero gitan*... Dans *Noces de sang*, le souvenir des *coplas* flamencas est évident.

En 1932, Garcia Lorca a été nommé

de textes de Philippe Avril qui marie le rire, l'effroi et l'émotion. (A partir du 2 oct., les samedis 18 h.)

■ **Choc frontal** et **Sellig** au *Théâtre de Dix Heures*. *Choc frontal* (du mardi au samedi 20 h 30), par Bruno Durand et Xavier Chavari, met en scène un titi parisien des années 40, un rappeur, un homme de ménage chez Frankenstein, un apprenti schizophrène, Robin des bois... *Sellig* (du mardi au samedi 22 h) est successivement un camelot, un loubard qui découvre le monde du travail, un poète qui gagne au loto... (36 bd de Clichy. 01 46 06 10 17. Jusqu'au 1er janvier.)

■ **Phèdre à repasser**, de Pierre Dac, au *Montmartre-Gala-*

bru. Chez Pierre Dac, les calembours sont toujours bons (mais oui, on ose !), servis par une troupe de jeunes comédiens qui s'amuse beaucoup. (4 rue de l'Armée d'Orient. De mardi à samedi 20 h 15. Téléphone 01 42 23 15 85.)

■ Egalement au *Montmartre-Galabru* : tous les mardis et mercredis 22 h, **Festival des comédies courtes**.

■ **Danse à l'Etoile du Nord** : Du 30 sept. au 3 oct., *Turbulences*, par la Compagnie Grenade, chorégraphie Josette Baïz. Les 8, 9, 10 oct., *Le vieil arbre*, et *Les caractères de la civilité*, chorégraphie Santiago Sempère. Les 15, 16, 17 oct., *Le sommeil rouge*, chorégraphie Naceira Belaza. (16 rue Georgette Agutte. 01 42 26 47 47.)



directeur du *Teatro Universitario*, subventionné par le ministère de la Culture du gouvernement républicain. Il parcourt les campagnes espagnoles pour jouer les grands classiques, Lope de Vega, Tirso de Molina, Cervantes, dans un vieux camion qui transporte acteurs, costumes et décors, et qui a fait surnommer la troupe *la Baracca*, la *Carriole*. Sur scène, il marie le jeu, la musique, la danse, la poésie, à la recherche d'un "théâtre total".

En 1933, *Noces de sang* le rend mondialement célèbre. Il voyage en Amérique latine et fait jouer sa pièce devant des foules immenses. En 1935, à Barcelone, il est acclamé par la foule au cri de «Vive le poète du peuple !»

Dans l'œuvre de Garcia Lorca on ne trouve aucun texte ouvertement politique. Mais son extrême attention aux racines populaires de l'art l'amène tout naturellement à s'engager à gauche. Il est l'initiateur d'un manifeste signé par de nombreux intellectuels espagnols en

faveur du Front populaire. Homosexuel, il sait ce que c'est que de subir le mépris des bien-pensants, il sait ce que c'est qu'un amour interdit et là se trouve sans doute une des racines des *Noces de sang*.

En juillet 1936, la guerre civile éclate en Espagne. Le 18 août, à Grenade, Garcia Lorca est arrêté par les franquistes et fusillé, en même temps que des dizaines d'autres personnes, dans les ravins de Viznar, victime du fascisme au front de taureau.

Le choix de la féerie

C'est Omar Porras-Speck qui a mis en scène les *Noces de sang* présentées ce mois-ci au Théâtre des Abbesses. Ce jeune metteur en scène est né et a grandi à Bogota, dans une famille très pauvre. Si les acteurs, dans *Noces de sang*, jouent pieds nus, c'est, explique-t-il, «parce que la pièce m'évoque le village de mon grand-père, qui n'a jamais su ce que c'est, des chaussures.»

Omar a débarqué à Paris en 1984, a gagné sa vie l'hiver dans le métro avec des marionnettes, l'été grimé en clown dans les rues. Il s'est lancé dans le théâtre, il a travaillé avec le mime Marceau, avec Ariane Mnouchkine. Il rejoint Grotowski, l'immense metteur en scène qui à ce moment enseigne en Italie, mais il le quitte presque aussitôt. «Je savais qu'en restant je devais abandonner les masques et les marionnettes...» A Genève, avec sa femme, il crée sa compagnie, *Teatro Malandro*.

Les masques, ils font partie de son univers théâtral. Comment jouer *Noces de sang* ? Omar Porras-Speck a délibérément choisi la féerie, et nous présente une sorte de carnaval fantastique, sauvage, dans un espace situé entre nuit et réalité...

«Le théâtre a besoin que les personnages qui paraissent sur scène aient un costume de poésie et laissent voir, en même temps, leurs os, leur sang», écrivait Garcia Lorca.

A.C.

□ 31 rue des Abbesses. Location 01 42 74 22 77. Du mardi 5 octobre au samedi 6 novembre 20 h 30, dimanche 17 et 24 octobre 15 h.

Pour les enfants

■ **Kaléidoscopico**, au *Montmartre-Galabru*, par la compagnie du Théâtre de la Lune : marionnettes en lumière noire, pour les 3 ans et plus. Jusqu'au 5 décembre, merc. 14 h, dim. 15 h, et tous les jours de vacances sauf 1er nov. (4 rue de l'Armée d'Orient. Réservation 01 42 41 04 40.)

■ **Le portrait de grand-mère Milie**, à l'*Alambic* (Pour 5 à 10 ans), par et avec Francis Couturier : Francis, envoyé au grenier pour y chercher le portrait de sa grand-mère, s'assoupit. A son réveil, il trouve le grenier envahi par des enfants : les spectateurs. La recherche du portrait, avec leur aide, sera

ponctué de découvertes étranges ou amusantes et prétexte à contes et chansons, car le grenier est bourré d'instruments de musique et d'objets bizarres. (12 rue Neuve de la Charbonnière, à partir du 13 oct., merc. 14 h 30. Tél. 01 42 23 07 66.)

Cinéma

Cinéma des Cinéastes
Festival du film
d'environnement

Du 13 au 19 octobre, le *Festival international du film d'environnement* revient au Cinéma des Cinéastes. Pour sa dix-huitième édition, ce festival présente des fictions, des

documentaires, des reportages et des animations venus du monde entier. Outre une compétition rassemblant une quarantaine d'œuvres, plusieurs journées thématiques comprenant projections et débats sont au programme de cette manifestation produite par la Région Ile-de-France et placée sous le patronage du ministère de l'Aménagement du territoire et de l'Environnement.

Ainsi, le jeudi 14 octobre est dédié à la jeunesse, le vendredi 15 est consacré à un sujet d'une brûlante actualité : "Agriculture et sécurité alimentaire", et le lundi 18 il sera question de "Consommation énergétique et effet de serre".

Les différents prix seront remis le mardi 19 par un jury présidé par le navigateur Titouan Lamazou.

□ 7 avenue de Clichy (métro Place Clichy). Programmation détaillée : 01 53 85 61 64.

Musique

■ **A la Cigale** : **Stomp**, un groupe anglais de percussions (tout le mois). **Calvin Russel** le 25 oct. (124 bd Rochechouart. 01 49 25 89 99.)

■ **Au Trianon** : **Antoine Ciosi** et le groupe Corsica le 8 oct. (un des auteurs du renouveau du chant polyphonique en Corse). Concert de gospel **Ométis** le 9 oct. (80 bd Rochechouart. 01 44 92 78 03.)

■ **Au Lavoisier moderne parisien** : **Les petits Assassins** (chanson française) jusqu'au 30 oct., les samedis 20 h. **Jazz nomade** les vendredis 20 h. (35 rue Léon. 01 42 52 09 14.)

Littérature

A la Halle-St-Pierre
Amours médiévales
le samedi 30 octobre

Poésie, contes et musiques multiculturels aux XII^e et XIII^e siècles : l'association *Poésie de Traverse*, en partenariat avec les *Parvis poétiques*, avait proposé ce programme le 5 juin dernier à la Halle-St-Pierre, afin de « célébrer un temps où juifs, musulmans et chrétiens connaissaient bien leurs cultures et échangeaient passionnément ». Hélas, l'inondation du 30 mai, rendant inutilisable l'auditorium, avait entraîné l'annulation. Ce programme sera donc présenté le 30 octobre.

De 14 h 30 à 18 h 30, des intervenants, poètes, écrivains, érudits, chanteurs, conteurs, présentent quelques grands textes de cette époque : poèmes soufis de Djalal-od-Din Roumi, légende de Tristan et Iseut, contes de la Kabbale et Cantique des Cantiques, poésie de Maître Eckhart et des béguines...
A 21 h, musiques : chants des troubadours

A la galerie La Fleur d'or Une Australie en deux dimensions

Paul Maher, 30 ans, est une des vedettes de la jeune génération de peintres australiens. A Newcastle, dans la banlieue de Sydney, il est connu pour ses mosaïques et ses peintures murales. Il a voyagé en Europe, il évoque comme « une expérience à couper le souffle » la découverte des *Nymphéas* de Claude Monet. Il a beaucoup étudié aussi les tableaux de l'Italien Morandi et cela apparaît avec évidence dans les toiles qu'il présente à la galerie *la Fleur d'or*, bien qu'au lieu des bouteilles et des pots de Morandi il ait choisi de représenter les énormes masses des navires de Newcastle.

Newcastle était naguère le centre d'un pays minier, où abordaient chaque jour les minéraliers. La mine a déperlé, les navires sont toujours là, attendant des chargements de plus en plus improbables. Les peintures de Paul Maher les montrent, immobiles, aussi plats et indifférenciés que la mer elle-même, dans un espace à deux dimensions à la fois monumental et ambi-



Mer ocre, tableau de Paul Maher

gu. Un espace vide et pourtant étonnamment lourd et présent...

N.M.

□ 4 rue Androuet. 01 42 59 50 54.

et autres paroles poétiques (Ibn Arabi, Omar Khayam, Héloïse et Abélard, Mélusine, la poésie judéo-espagnole).

□ 2 rue Ronsard. Gratuit l'après-midi, 30 F en soirée. Réservation conseillée au 01 42 58 72 89.

Expositions

Galerie W

Un autre Défi français

Eric Landau, "patron" de la galerie W, est un passionné de voile, ce qui l'a conduit dans l'aventure qu'il nous propose aujourd'hui : parallèlement à la compétition de l'*America's Cup* à laquelle participe le navire le *Défi français*, la galerie W lance "le Défi des artistes" : une équipe d'artistes de la galerie a réalisé de grands dessins montrant l'équipage du bateau, des estampes, des photos évoquant des objets de navigation tirés sur toile de voile, etc. Sont présents surtout les tableaux violemment colorés, réalisés en émail sur pierre de lave, de Sid Ali.

Eric Landau veut associer le quartier à l'aventure. Il a proposé aux commerçants des Abbesses d'y participer sous diverses formes. L'exposition doit aller aussi au Rendez-vous Toyota sur les Champs-Élysées, plus tard en Nouvelle-Zélande où se déroule la compétition, et peut-être ensuite à Sydney pendant les Jeux Olympiques.

□ 3 rue Burq. 01 42 52 00 18.

Galerie Art's Factory

Danielle Le Bricquair et le roi Arthur

Sur des toiles flottantes comme des voiles, Danielle Le Bricquair présente sa vision du mythe celtique du roi Arthur : images faussement naïves où des monstres rigolards, enfantins et cruels cohabitent avec des chevaliers et des Merlin rêveurs...

□ Du 8 au 24 octobre. 48 rue d'Orsel. 01 53 28 13 50. Egalement chez Art's Factory, le 28 octobre à partir de 18 h, sortie et dédicace du livre *le Poil* (éditions les Quatre mers), illustré par Anne Van Der Linden.

Chez Art Vocation Mobil

Alain Campos

Les familiers de cette galerie seront surpris par ces nouvelles toiles d'Alain Campos : on y trouve toujours le même assemblage de références à toutes les époques de la peinture, mais avec des couleurs beaucoup plus vives et une présence plus insistante des figures.

□ Jusqu'au 23 octobre. 42 rue Caulaincourt. 01 42 54 09 09.

■ A la **galerie François Guillou**, 98 rue Lepic (01 42 58 58 61, tjl sauf mercredi), jusqu'au 10 oct., **Jean-Guy Paquet**, peintre et graveur, présente *Paysages de lumière*, une série d'eaux-fortes en couleurs. Du 11 au 31 oct., peintures de **Mascha Eeman** et sculptures de **Jean-Paul Deller**.

Au café littéraire du Petit Ney

- Samedi 2 oct. 20 h 30 : **Le cabaret électroacoustique**, plaisanterie musicale de Roberto Robao, avec instruments, bande magnétique, machines s'interconnectant, croisant des histoires de tous les jours, des chansons populaires...
- Vendredi 8 oct. 20 h 30 : **Tom Mc Clung, pianiste de jazz**.
- Samedi 9 oct. 21 h : **A trois**, pièce (courte) de théâtre de Barry Hall.
- Dimanche 10 oct., 17 h - 19 h : **Ghislaine Dunor, chansons françaises**.
- 15 et 16 octobre, "**Lire en fête**" : rencontres avec Arnaud Almeras (vendredi 15 de 13 h 30 à 16 h 30), Patrick Boman (samedi de 17 h à 20 h). **Jazz et poésie** samedi 20 h 30.
- 17 oct. 16 h : **Conteurs**.
- 24 oct. 18 h : **A la recherche de Jean-Roger Caussimon**, textes chantés par Zita Trancart.
- 30 oct. 20 h 30 : **Fantaisie Tox, hommage à Marie Dubas**, spectacle musical à travers quinze chansons.

□ 10, av. de la Porte Montmartre. 01 42 62 00 00.

Théâtre
de la
VILLE
P A R I S

DIRECTION
GERARD
VIOLETTE



AUX ABBESSES

DU MAR. 5 OCT. AU SAM. 6 NOV.

NOCES DE SANG
GARCÍA LORCA

mise en scène

Omar Porras-Speck

Teatro Malandro

LOC. 01 42 74 22 77
2 PLACE DU CHATELET 4^e
31 RUE DES ABBESSES 18^e

La galerie W Eric Landau s'allie au Défi français dans l'America's Cup

LE DÉFI DES ARTISTES

L'association W relève aujourd'hui un challenge qui dépasse les frontières de notre arrondissement et même de notre pays : l'America's Cup ! Une course mythique, puisque le trophée est le plus ancien dans le monde de la voile. Une fin de siècle exceptionnelle puisqu'un bateau français y participe : le Défi français Bouygues Télécom - Transiciel. Celui-ci prendra part aux régates le 18 octobre, en Nouvelle-Zélande où Peter Blake défendra son titre, gagné en 1996.

De pair avec l'organisation du Défi français, W - Eric Landau lance "le défi des artistes", un concept novateur puisqu'il allie l'Art et l'événement sportif international : réfléchir sur, ressentir, imaginer l'America's Cup, la force mentale (bien réelle !) des équipiers français, le vent ; les transposer en œuvres sur le papier, sur la pierre ou sur d'autres étonnants supports...



Un défi à la hauteur du talent des artistes qui ont "rêvé" la course.

La graveuse Anne-Catherine Nesa a tracé le parcours en réalisant six estampes de la baie d'Auckland. Gianne Harper rêve le "6ème Sens". Andress Etcheveste le grave à l'encre de Chine. Le photographe Hubert Moal a développé ses images sur toile de voile et les a grées à l'aide d'accastillages sur un châssis de bois. Le peintre Sid Ali, travaillant en émaux sur pierre de lave, a immortalisé le bateau français et son équipage sur des tables rectangulaires et des guéridons. Q.Q. le dessinateur a esquissé le portrait des équipiers en action, et reconstruit l'ambiance d'une taverne de pêcheurs. Enfin, le sculpteur Céline Chalem expose l'une de ses pièces taillées dans le marbre rose du Portugal : une felouque, bateau égyptien...



Tous ces artistes habitent le 18ème arrondissement. Tous sont liés par la même conviction : l'art doit être présent au cœur des événements. Tous aiment la mer, ont l'âme de voyageurs et sont "parés" à relever les défis les plus fous. Une aventure artistique, qui a débuté durant l'été 1999 et se prolongera jusqu'en l'an 2000. Il s'agit bien d'accompagner le bateau français dans l'America's Cup, en réalisant de nouvelles œuvres chaque jour de la course. Et pourquoi pas jusqu'à la finale prévue fin février 2000, en baie d'Auckland ?

AL SIZUN

EXPOSITIONS :

"MAKTOUB OR NOT MAKTOUB", œuvres en émaux sur pierre de lave de l'artiste SID ALI.
GALERIE W ERIC LANDAU, 3 rue Burq PARIS 18. Du 27 septembre au 20 octobre 1999.
LE DÉFI DES ARTISTES au Rendez-vous Toyota (le P.C. de la course),
79 avenue des Champs-Élysées PARIS 08. En avant-première du 7 au 18 octobre 1999.
L'exposition, enrichie de nouvelles œuvres, y reviendra en décembre, temps fort de la course.

Le "PASSEUR D'ART" par Jean-Philippe Catonné*

La galerie W Eric LANDAU s'est ouverte il y a environ 18 mois. A cette époque, je passais rue Burq, un après-midi d'hiver. Contrastant avec la sombre luminosité de la rue, je découvre alors un lieu d'exposition tout en longueur et resplendissant de toiles vivement colorées. En entrant, je rencontre Eric Landau, le fondateur, occupé, par le plus grand des hasards, à lire un de mes articles, publié... plus d'un an auparavant !

Ce récit présente un autre intérêt que personnel et anecdotique. De la première conversation avec Eric, j'ai découvert un projet d'ouverture de la galerie aussi bien sur la rue que sur le quartier dans son ensemble. On ne sera donc pas surpris d'apprendre que bon nombre d'artistes furent exposés à W à la suite d'une rencontre fortuite avec un galeriste si disponible. Il se veut un "passeur d'art", entendons celui qui met en "correspondance" une œuvre d'art et le destinataire potentiel de cette œuvre.

La galerie est indexée "art contemporain", notion ambiguë qui mérite une précision. En l'occurrence, l'art présent devient tel, non pas parce qu'il innove, critère en lui-même insuffisant, mais parce qu'il fait vivre, sentir, parler, interroger, lier. Pas de crise à W : l'art s'y porte bien, merci ! Il se réalise dans une œuvre, sans se réduire à

une intention ; il continue à s'étonner du monde ; il tente de lui donner du sens. Ainsi, en juin 1999, la galerie se déplace en partie place Emile Goudeau, site historique du Bateau Lavoir. On y voit des fresques géantes et, en fin de semaine, on vient y accrocher ses dessins et répondre aux questions des passants ravis. Avec W, nulle contradiction entre contemplation et transformation du monde, puisque l'art change ceux qui s'y frottent.

Eric a une autre passion, un goût prononcé pour la navigation, ce qui explique sans aucun doute qu'il compare la galerie à un bateau et tous ceux qui y travaillent en sa compagnie à un équipage. Ce sont Alain, Marek, Manuel, Marie-Laure, Max, Nabil, Philippe, Romain... Venez-y et vous verrez que certains jours le lieu ressemble plus à une ruche qu'à un navire. Il faudrait aussi compter les artistes de passage ; certains s'y arrêtent pour créer et transforment temporairement la galerie en atelier, comme ce fut le cas pendant tout le mois de janvier avec le peintre russe Gaga. Le Centre Pompidou ou d'autres pourraient s'inspirer de la formule.

J'avais oublié : W est l'abréviation de web⁽¹⁾, référence informatique qui ne m'apparaît qu'une des originalités du lieu, presque secondaire à mes



yeux. Car l'essentiel réside dans le fait qu'Eric et son équipe tissent un réseau humain qui n'a rien de virtuel. L'art diffuse dans le quartier, en passant de l'artiste au boulanger ou du cafetier à l'attaché de presse.

"Passeur d'art", disais-je d'Eric Landau. Je pourrais encore le qualifier de bel oiseau qui, en même temps, tient de l'abeille. Dans son envol, il lui arrive de planer au risque d'oublier une des mille choses entreprises, mais toujours pour préparer un miel à la saveur appréciée des artistes et de ceux qui les aiment.

* Jean-Philippe Catonné est philosophe, enseignant l'esthétique à l'Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

Les trois piliers de l'engagement de Christine Ledésert : les Droits de l'Homme («tous les hommes sont fondamentalement égaux»), la foi (et l'attachement à la laïcité), la confiance dans les capacités des gens...

Une militante associative à la Goutte d'Or

«**A** Lisbonne, il y avait le vacarme du tramway, le soleil qui chauffait fort, la mer et ses odeurs, les eucalyptus en hiver et les orangiers, la couleur des mots... Mille détails qui tissaient le quotidien et qui ont disparu d'un coup quand je suis rentrée à Paris.»

Car Christine, tout au long de son adolescence, a suivi son père, salarié dans les travaux publics, dans ses pérégrinations d'un chantier à l'autre, en France puis à l'étranger. Elle fait ainsi l'expérience d'une certaine migration. «*Je me suis retrouvée, à 20 ans, plus étrangère en France qu'au Portugal ; les jeunes parlaient de feuilletons, de modes, de chanteurs, que je ne connaissais pas. Ce parcours-là affine le regard*», et l'a sans doute préparée à son activité actuelle, en pleine Goutte d'Or.

Christine entreprend des études de lettres modernes à la Sorbonne, puis travaille, durant treize ans, dans une aumônerie de l'enseignement public, comme animatrice de jeunes. Des petits groupes de huit ou dix élèves, collégiens ou lycéens, des jeunes de familles chrétiennes ou non, indifférents, ou de foi musulmane, viennent discuter de la façon dont ils se situent par rapport à la croyance, de la conduite de leur vie et de «*sa dimension spirituelle*».

Elle prépare ensuite un diplôme d'animateur, un "DEFA" : tentée un moment par le métier d'enseignante, elle préfère finalement travailler comme permanente dans une association, où elle pensait - elle pense toujours - être plus libre, pouvoir mieux prendre en compte les personnes dans leur globalité, pas seulement s'intéresser à leur tête.

Elle rejoint, il y a maintenant huit ans, l'association *Solidarité Saint-Bernard*.

Les conquêtes du mouvement ouvrier

Dès cette époque, son engagement personnel se fonde sur trois piliers, toujours présents. D'abord les principes républicains : les Droits de l'Homme - «*il me paraît évident que tous les hommes sont fondamentalement égaux*» - qui, pour elle, recouvrent aussi les droits sociaux,

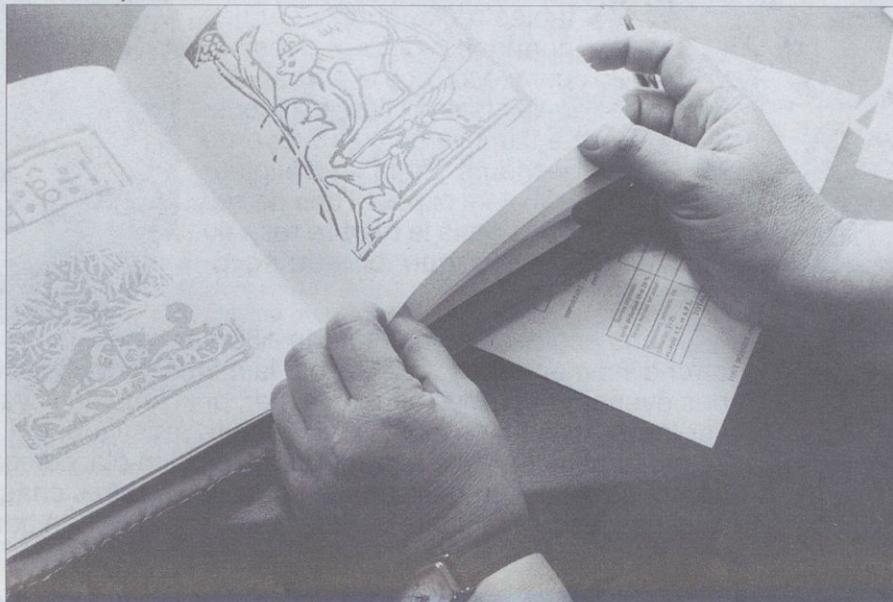
Accueil Goutte d'Or

L'association "Solidarité-Saint-Bernard - Accueil Goutte d'Or", où Christine Ledésert est permanente, anime un grand nombre d'activités au service des habitants de la Goutte d'Or. En direction des femmes, et notamment des femmes immigrées : alphabétisation, ateliers artistiques, appui social individuel. En direction des enfants : accueil petite enfance, soutien scolaire, accueil familial durant les vacances. Et pour tous, permanence sociale, suivi social d'allocataires du RMI...

droit au logement, au travail, aux soins, à une vie familiale... Elle partage ainsi l'exigence de justice sociale, l'attachement aux conquêtes du mouvement ouvrier, des congés payés au salaire minimum.

Ensuite la foi : «*Je pense que tout homme doit vivre dans la dignité d'enfant de Dieu*». Mais

Photo Thierry Nectoux



L'animation sociale, ça implique une part de travail administratif... et aussi le goût de la beauté. (Notre photo : les mains de Christine Ledésert à son bureau.)

attention ! Elle se refuse, et avec elle toute l'équipe de *Solidarité Saint Bernard*, à un quelconque prosélytisme. «*Nous ne demandons jamais aux gens s'ils sont croyants, ni à quoi ils croient*.» Elle considère la laïcité comme une chance, pour tout le monde, et notamment pour ceux des habitants du quartier qui n'en ont pas fait l'expérience dans leur pays.

Car chacun, pour elle, doit pouvoir faire ses choix en toute liberté à propos du spirituel, ce qui est plus facile dans un Etat où la laïcité est la règle.

Et lorsque Christine parle de la dignité qui doit être reconnue en chaque homme, il ne s'agit pas d'une phrase de sermon, mais d'un objectif sur lequel il faut travailler pour qu'il devienne réalité, ce qui passe, pour tout homme, par des conditions de vie décentes.

«*Je ne crois pas*, précise-t-elle, *à un Dieu qui punit. Croire en Dieu pour moi, c'est choisir librement d'entrer en relation avec lui, et cette relation me fait du bien, m'épanouit, me rend heureuse, présente au monde.*»

Des femmes prennent confiance en elles

En même temps, troisième pierre angulaire sur laquelle s'appuie son action, «*une grande confiance dans les personnes*», dans leurs ressources pour se prendre elles-mêmes en charge, sortir de leurs difficultés.

Pour autant, point d'angélisme ni de naïveté dans cette attitude. «*Les sales types*, dit-elle, *ça existe*», mais Christine rencontre surtout, dans

la permanence sociale qu'elle tient avec deux bénévoles et un autre salarié, des gens cassés par le manque de ressources, les difficultés de logement - huit dans 20 m², ça empêche de vivre, l'absence de papiers, que certains vivent comme un déni de leur existence.

Ces personnes, l'équipe (au total neuf salariés et une centaine de bénévoles, qui se réfèrent à des valeurs et des croyances très diverses) les accueille telles qu'elles sont. Et souvent les personnes bougent, se remettent en marche, entraînent leur famille. Christine cite des femmes maghrébines et africaines, qui n'étaient guère sorties de chez elles, n'osaient pas voyager en métro, et qui prennent confiance en elles, se repèrent dans la culture européenne, trouvent du travail, deviennent délégués de parents. Ceci, bien sûr, sur une longue période...

Une telle perspective suppose d'accompagner les personnes sans prendre de décision à leur place, ce qui n'est pas évident. «*Dans une situation d'aide, il y a toujours risque de main mise sur l'autre*.» Pour prendre un exemple, quitter son foyer, pour une femme victime de violence, ne peut être qu'un choix personnel ; Christine ne peut qu'aider la personne à y voir clair.

Pour parer au risque de pression sur l'autre, le travail en équipe est précieux. Christine y est très attachée : «*L'équipe*, dit-elle, *est un lieu de ressourcement, qui permet de reprendre souffle.*»

Fonctionner en équipe, une nécessité

Fonctionner en équipe, dans l'association, lui semble aussi nécessaire que travailler en partenariat, dans ce quartier «*où j'ai choisi de travailler*». Les réalités du quartier, explique-t-elle, doivent être portées par des associations de sensibilité différente, qui se complètent : quand il s'agit de faire bouger les institutions, l'approche plutôt pragmatique de l'association *Paris Goutte d'Or*, efficace à un moment, doit, dans un autre contexte, être relayée par l'attitude plus revendicatrice, plus idéologique d'autres intervenants. De ce point de vue, Christine regrette qu'*Accueil et Promotion* ait fermé. Sans compter que les modes d'action sont divers : *EGO* pratique une action communautaire (la toxicomanie prise en charge par les usagers, les familles, le voisinage...), tandis que *Solidarité St Bernard* mixe le collectif (les cours d'alphabétisation) et l'approche individuelle (permanences sociales, soutien scolaire).

Cette activité intense n'empêche pas Christine de cultiver un jardin secret : après les 42 ou 45 heures de boulot par semaine, il y a les week-ends de marche, les livres, la musique classique et les amis de longue date, auxquels elle consacre du temps. Mais sur ce chapitre, discrétion : nous n'en saurons pas plus...

Bernard Boudet